

Le journal des étudiantes et étudiants francophones de l'Université Laurentienne

Volume 10, numéro 10, le mercredi 12 mars 1997

Déjà 10 ans !!!

Dans ce numéro: un cahier spécial, pp. 7-10.

Les chasseurs n'ont qu'à bien se tenir. C'est la révolution orignale qui commence. Muni de carabines à plombs, les orignaux hantent maintenant les rues désertes du Donovan en ces soirées de fin d'hiver. Attention, vous pourriez être la prochaine victime!

Normand (faut-tu le présenter? y-é parti sur un roll) Renaud, Michel (il me semble que mon article est trop court) Courchesne, Nicole (les doigts magiques) Turgeon-Courchesne, Bruno (sur lès planches) Gaudette, Luc (l'an prochain, je peux te vendre un pied carré à l'aréna en commandite) Comeau, Manon (la roff, après 5 ans j'ai bien le droit d'être roff) Rousseau, Dominic (c'est mon premier montage de page - pas pire hein?) Beausoleil, Stéphane (est-ce que mes binnes sont prêtes?) Gauthier, Natalie (madame bouilloire) Melanson, Chantal (madame Bodom) LeCoz, Marc (bâtisson une écluse pour traverser...) Larivière, Alain (le futur recteur de l'UFO- après les autres y passent) Daoust, Alain (dormirait bien dans la neige tout nu!) Mvilongo, Josée (je n'ai plus que 12 ans) Bisson, Josée (j'aime les estie d'anglais) Fortin, Marc (as-tu peur des hauteurs?) Huneault, Kerry Lee (qui a éffacé mon GNOU??) Richardson, Rosanne (j'en serai bientôt à la phase des cornichons avec Ketchup) Parent, Philip (Hare Krishna? Non-philliste) Perodeau, Marko (14, le monarche des marécages) Roy, Suzanne (la p'tite) Viau, Josée (Bienvenue!!) Campeau, Josée (donnez-moi des notes qui dansent) Perreault, Marcel (trasse de bréke) Lebrun, Alain (un vrai gros mal de Bloc) Harvey, François (vive la Fédération) Marier, Marie-Noël (la bouche féministe) Shank, Janelle (je n'aime pas les lignes veuves) Bast, Didier (le dictionnaire est nouveau papa - peut-être un petit Robert?) Kabagema, Gratien (pro-orignal) Allaire, Yolande (mayonaise) Jimenez, Pia (journaliste sino-orignale) Copper, Robert (j'ai trop fêté hier soir pour être au montage) Poisson, Michel (grand manitou orignal)Bock, Michel (le grand Pine) Mayer, Joël (prendre une bouchée de feuilles mon minou) Bombo-Konghonzaud, Linda (ont doit mettre son nom, sans elle on aura pas de pub) Lévesque, Guy (tabarnak!) Robichaud, Gabriel (il m'a suffit d'un coup...) Roy, Nancy (fancy) Boulianne.

l'Orignal déchaîné

Rédacteur:
Marc Larivière

Rédactrice adjointe:
Manon Rousseau.

Trésorière:
Josée Bisson

Publiciste:
Linda Levesque

L'Orignal déchaîné est le journal des étudiantes et étudiants francophones de l'Université Laurentienne. Il est le véhicule de l'opinion et de la créativité de tous ceux et celles qui veulent s'adresser en français à la communauté laurentienne.

L'Orignal déchaîné publie 1000 copies par numéro. Il est monté à l'aide d'un système d'ordinateurs Macintosh et imprimé par Journal Printing, à Sudbury. Il est distribué gratuitement sur le campus de l'Université Laurentienne, en divers points de distribution à Sudbury, ainsi qu'à un nombre croissant d'abonné.e.s.

Tout changement d'adresse, demande d'abonnement ainsi que tout exemplaire non-distribué doit être envoyé à l'adresse ci-dessous.

La responsabilité des opinions émises appartient à l'auteur de l'article, ainsi que la féminisation. L'édition générale, ainsi que le choix des titres et sous-titres sont réservés au comité de rédaction. Les textes et illustrations publiés dans *l'Orignal déchaîné* peuvent être reproduits avec mention obligatoire de la source.

Le prochain *Orignal déchaîné* sortira des marais

le 26 mars 1997!

La date de tombée pour les articles et les annonces du prochain numéro est

le 19 mars 1997

Les orignaux attendent TA collaboration!

Société canadienne des postes - Envoi de publications canadiennes. Contrat de vente numéro 86. Port de retour garanti.

Le cirque Laurentian

ou une réunion typique du sénat

Alain Daoust

C'est le jeudi 27 février que les apparatchiks de l'université se réunirent au sénat afin de modifier la structure administrative, telle que proposée par le COPA (comité de planification académique). Dès le lever du rideau à 14h, nos apparatchiks nous ont montré ce qu'ils étaient capables de faire. Les curieux qui assistaient à la réunion se croyaient sûrement au cirque, tellement les acrobaties verbales pullulaient de tous bords.

Mais que dire d'un pareil spectacle où chacun tenait mordicus à ses idées plutôt qu'à tenter de trouver des solutions concrètes aux problèmes sérieux qui affligent la Laurentian? Le seul véritable constat que nous puissions faire est que la communauté universitaire est profondément divisée et que le processus de restructuration nous a donné des résultats illogiques, et surtout inintelligents.

Perte de temps

Pendant plus de trois heures, nos vaillants apparatchiks ont discuté d'une seule proposition. Il faut dire que le spectacle était ahurissant, ridicule même, mettant bien en évidence la petite guerre de clochers entre certains professeurs et administrateurs.

Parmi les acteurs principaux, nous retrouvons l'École des sciences de l'éducation et l'École de service social. Celles-ci n'ont jamais été d'accord avec le processus de restructuration et pour nous le laisser savoir, elles se sont battues avec véhémence pour avoir le droit de choisir dans quelle faculté elles se retrouveraient. Résultat final (ou devrais-je dire résultat débile): ces deux écoles se retrouvent maintenant dans la faculté des sciences et professions (physique, biologie, etc.), et non dans la faculté des arts et professions (français, psychologie, etc.), le seul choix logique. Mais l'aberration ne s'arrête pas là, ces mêmes gens se sont sentis obligés de parler en anglais pour se faire comprendre par tous les gens présents, notamment les sénateurs unilingues anglais. On voit donc à quel point le bilinguisme fait défaut à la Laurentian.

Manque de leadership

Alors que la communauté universitaire se déchirait, un sénateur en particulier a quitté la réunion très tôt, ne pouvant donc exercer son droit de vote en période cruciale; il s'agit du recteur Ross Paul. Dès 15h20, le recteur avait quitté la réunion alors que le vote de la première motion s'est effectué vers 17h. De plus, lorsque les sciences de l'éducation réussirent à se joindre à la faculté des sciences et professions, le vice-recteur Geoffrey Tesson quittait, lui aussi, la réunion, laissant seul le vice-recteur associé, Gratien Allaire, dans la fosse aux lions. En période de crise, comme ce l'était à cette réunion, ces gens là auraient dû demeurer à leur poste jusqu'à la toute fin, comme un capitaine le fait lorsque son navire coule. Mais ce ne fut pas le cas.

Structure rigide et immuable

Les débandades de cette réunion truffée de politicailleries en laissait plusieurs avec un goût amer. Comment améliorer la Laurentian alors qu'on ne s'entend même pas pour de pareilles pacotilles? Que faire pour que les gens s'entendent sur une nouvelle structure à cette université? Pouvez-vous imaginer si on demandait à ces mêmes gens de rendre la Laurentian officiellement bilingue? Je fais donc appel à l'intelligentsia franco-ontarienne de cesser de perdre leur temps à restructurer cette institution qui se veut toujours unilingue anglaise et archaïque. Canalisons nos forces et nos énergies afin de créer une institution digne de nos aspirations et qui mettrait fin *ad vitam aeternam* aux débats stériles qui paralysent la Laurentian. Regroupons-nous pour qu'une université franco-ontarienne cesse d'être un rêve et qu'elle devienne une réalité une fois pour toute!!!

Lettre ouverte

Dr Gratien Allaire, Vice-recteur associé Président du Comité de planification académique

Monsieur le Vice-recteur associé,

J'avais compris que le comité de planification académique était une instance où les professeurs de l'Université Laurentienne pouvaient adopter une vision globale, une vision de l'ensemble universitaire qui dépasse les perspectives corporatistes des doyens des facultés et des directeurs des départements. Je me suis trompé. La communauté universitaire attend des membres du COPA qu'ils adoptent la position de chacune des unités respectives. Il s'agit donc d'un lieu impossible.

J'avais compris que le comité de planification académique était une instance où il était permis de s'opposer par exemple à des visions technocentristes comme celles que viennent d'adopter l'école des Sciences de l'éducation et l'école de Service social, où l'on avait le droit au nom réel, par exemple, de l'interdisciplinarité, de l'humanisme, de l'affinité disciplinaire, du devenir de la recherche, du développement de toute l'université, des rapports entre la théorie et la pratique, de proposer que les écoles soient regroupées de façon autre qu'elles ne l'étaient auparavant. Je croyais même qu'on pouvait y défendre des principes autres que technocentristes sans se faire dire, et par ses propres collègues universitaires -c'est-à-dire non pas par des administrateurs- au sein d'une université où supposément la pensée critique est de mise, qu'on tient à des principes vieillots. Je me suis trompé. On attend des membres de COPA qu'ils entérinent quelque position que ce soit pourvu qu'elle émane de la communauté des professeurs, au nom du libre choix. Il s'agit donc d'un lieu techniquement et moralement impossible.

J'avais compris que le comité de planification académique était une instance où les professeurs pouvaient intervenir directement et avec force sur toutes les questions relatives à l'enseignement et à la rechercher au niveau de toute l'université, que les membres de COPA représentaient les professeurs, que, donc, il devait y avoir une relation de mutuelle confiance entre les dirigeants de l'Association des professeurs (APUL) et les membres de COPA. Je me suis trompé. Tout ce qui provient du COPA est automatiquement objet d'une extrême suspicion de la part de la direction de l'APUL. COPA est donc un lieu impossible.

Pour toutes ces raisons, je ne vois pas en quoi je puis contribuer davantage aux activités du comité de planification académique et, en conséquence, je vous demande d'accepter, à titre de président du comité, ma démission.

Je vous prie d'agréer, monsieur le vice-recteur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Simon Laflamme
c.c. Robert V. Segsworth, Doyen, Faculté des sciences sociales

RÉSULTAT RÉFÉRENDAIRE

François Marier
vice-président, AEF

Les élections de l'AEF ont eu lieu le 4 et 5 mars et malgré qu'aucun poste était contesté, c'était un vote important. La question référendaire sur le ballot demandait aux membres de l'AEF s'ils voulaient devenir membres de la Fédération canadienne des étudiantes et étudiants (FCÉÉ).

J'aimerais remercier tous ceux qui ont pris le temps de voter. Le nombre total de votes a été 145 ce qui représente 13% des membres de l'AEF. Le résultat du vote a été 112 en faveur, 32 contre et il n'y a eu qu'un vote d'annulé. Il y a donc 77.2% des membres qui ont voté en faveur de devenir membre de la FCÉÉ.

Les conséquences du vote sont très positives. L'AEF est déjà en négociations avec la FCÉÉ pour que ses membres puissent recevoir des avantages tels que la carte «ISIC» gratuitement et possiblement des rabais chez Voyages Campus. L'AEF sera officiellement une section membre de la FCÉÉ à partir du mois de mai après l'Assemblé générale annuelle qui aura lieu en Terre-Neuve. L'AEF va certainement y être pour s'initier à la structure et au processus du national.

Nous espérons que ceci marque le début d'une bonne relation avec la FCÉÉ et les 40 autres associations étudiantes au Canada qui en sont membres. Si vous avez des questions sur le référendum, la FCÉÉ et ses services n'hésitez pas de passer au bureau de l'AEF. Ma porte est toujours ouverte pour en discuter.

Expressiorignal!

Message d'un orignal, exilé politique

Alain Harvey

Exilé politique? Je me sens un peu comme ça. J'en ai rencontré d'autres depuis mon arrivée à Montréal, la plus part Latino Américains. Je me suis découvert des affinités avec eux. L'ennui du pays, le Nouvel-Ontario, le malaise d'avoir laissé des chums derrière à poursuivre la bataille sans savoir ce qui allait advenir d'eux.

Les Latinos, leurs chums peuvent se retrouver sur un poteau d'exécution; moi mes chums se réveilleront peut-être un jour, seuls à parler français. Entre faire face à l'escadron de la mort et les réceptionnistes qui te mitraille «Sorry, I don't speak french» il y a une grande différence... et pourtant! Un fusil dans la face ou un camp d'Auschwitz ça a au moins l'avantage d'être clair et précis. Nous autres on vit le génocide culturel de notre peuple, de nos familles et de nos amis de façon impuissante. L'ennemi est partout et invisible. Nous sommes comme des adolescents américains à qui on a donné des fusils et garoché dans une jungle vietnamienne infestée de Viet-cong. On voit les nôtres tomber de tous bord, tout côtés sans savoir d'où est parti le coup. Nous menons une guerre inégale et nos généraux n'ont aucune stratégie que les courbettes les plus éhontées devant l'ennemi.

Nos leaders, cette petite élite acfoienne sont les dévotes du culte d'un pays unis, bilingue et multiculturel. Ils ont adopté le langage du pouvoir, celui qui dit protéger nos intérêts en invoquant une constitution que personne ne respecte (à part le Québec, eux qui ne l'on jamais signée). Ces dévotes ne font que prier leurs saints; le Patrimoine canadien, l'Office des affaires francophones et autres saints pervertis pour l'obtention de faveurs. Ils se garochent ensuite à genoux devant eux et font une neuvaine pour les miettes reçues.

Qu'avons-nous donc reçus de ces Saints? Le bilinguisme officiel sur un bout de papier... une gestion scolaire dans un réseau qui sera sous-financé et où les pouvoirs seront amoindris... une loi sur les services en français qui ne s'applique pas aux municipalités, elles qui vont maintenant offrir les services sociaux et de santé... L'assimilation est une épidémie qui fait ses ravages, pourtant les Saints ne financent pas la recherche pour trouver un vaccin, ils préfèrent financer nos mouroirs.

C'est clair, on veut complètement éliminer la présence française en Amérique. Sur la cinquantaine de millions de personnes de descendance française en Amérique, il y en a à peine 10 millions qui peuvent encore le parler. Nous vivons les assauts de la domination anglaise depuis presque trois siècles. C'est un miracle que nous y soyons encore, mais la fin approche, j'en ai peur.

J'ai dû m'exiler; pour moi ça devenait invivable, j'ai choisi mon camp. Depuis mon arrivée à Montréal j'appuie le mouvement souverainiste québécois. J'applique ici toute la fougue que j'ai pu avoir au Nouvel-Ontario à aider à la naissance de mon pays. Je demeure parmi tous ça un défenseur des intérêts de ma mère patrie, le Nouvel-Ontario. Mon recul face à l'Ontario français m'a convaincu qu'il faut radicaliser notre discours et arrêter de téter ceux qui visent notre destruction, qu'ils soient sur la colline parlementaire ou à Queen's Park. Ces gens là nous utilisent comme des pions et n'ont aucun intérêts à voir notre communauté se développer et s'épanouir, des aspirations qui sont légitimes et fondamentales pour n'importe quel peuple.

Le choix est clair: la prière ou l'action. Allons nous continuer nos dévotions aux gouvernements fédéral et provincial qui nous traitent comme des quêteux, des indésirables et des empêcheurs de tourner en rond ou allons nous appuyer les souverainistes québécois, eux qui mènent le même combat que nous; la survie du français en Amérique? Les dévotes de l'ACFO n'oseront jamais briser leurs alliances tradition-nelles qui ressemblent beaucoup trop à celle qu'avaient nos curés avec l'envahisseur britannique il n'y a pas si longtemps. Nous, simples citoyens, pouvons choisir une autre voie.

Ce qu'il faut dans notre situation c'est une solidarité indéfectible avec le mouvement souverainiste québécois. Il faut sécuriser un territoire en Amérique où nous seront maître de notre destinée, ensuite aurons-nous peut-être une chance de survie. Le Québec est le seul endroit où nous ayons un minimum de chance de s'opposer à ceux qui veulent nous voir disparaître. Il faut être solidaire de nos cousins Québécois et appuyer leur lutte pour l'accession à la souveraineté. Pour des nationalistes Franco-Ontariens comme nous c'est un acte de foi difficile, mais nous n'avons pas d'autre choix. Notre survie en tant que peuple est en jeu. Pour notre avenir, pour celui des générations à venir, il nous faut appuyer la souveraineté du Québec.

Regroupons les ***franco-ontariens pour la souveraineté du Québec.*** Unissons nos panaches, brisons nos chaînes et bramons très fort «Vive le Québec libre et longue vie aux Francophones d'Amérique». Constituons tout de suite nos alliances avec la future république du Québec et forçons le respect de nos gouvernants.

RÉFLEXIONS SUR LE 8 MARS

Marie-Noël Shank

Je m'en voudrais de ne pas souligner la Journée internationale des femmes... C'est samedi aujourd'hui et je m'apprête à assister ce soir aux célébrations de la femmes organisées par le Centre Victoria et ses partenaires. Depuis une semaine, je conçois et fabrique ma baguette magique qui servira à la soirée qui a pour thème les fées. C'est pas vraiment mon genre les thématiques et les p'tits «fla-fla» mais, cette fois, c'est différent. Depuis une semaine, j'échange des idées avec mes collègues, mes amies. La créativité coule à flot pour créer LA baguette magique. Et je me rend compte depuis que j'appartiens, que je suis solidaire de quelque chose... et ça fait du bien. Une amie me disait que j'étais féministe malgré moi. Mais c'est pas de ça qu'il s'agit. Si je suis une femme qui s'intéresse aux questions féminines, qui trouve déplorable les énormes écarts qui séparent encore aujourd'hui les sexes, qui est bien en compagnie d'amies, de défendre mes intérêts et ceux de mes compagnes, oui. Est-ce ça le féminisme? Pour moi, tout ça a toujours été tel quel dans ma tête. De toute façon, être ou ne pas être, non, ce n'est pas là la question. C'est d'être très bien dans sa peau. C'est de garder l'esprit ouvert aux autres, aux nouvelles idées et de se respecter dans ses différences — peut importe le sexe... Le féminisme pour moi c'est bien plus un état d'être, un état d'esprit qu'un mot, qu'une espèce d'étiquette qu'on colle à «la radicale». Le féminisme chez moi se traduit en action et non en paroles. Clin d'oeil à vous toutes chères amies!

Bramements divers!

La fable du bilinguisme

Laineux et Frisé, deux gros moutons qui vivent près de l'enclos, mais pas à l'intérieur

Après plusieurs années, il semble que le débat linguistique suscite autant d'intérêt que la mort d'un moustique sur la route de Cobalt. Mais il est plus actuel que jamais.

À Sudbury on entend: «D'après moi, une personne qui comprend l'anglais devrait le parler!» Est-ce une réalité verbalisée par un anglophone ou un francophone? La distinction ne se fait guère.

Question: Les brebis peuvent-elles vivre avec des loups?

Voici une parabole qui tentera de répondre à cette question, pour le moins, épineuse.

Il était une fois, un petit groupe de moutons qui décidèrent de traverser l'océan Atlantique. Ils voulurent aller brouter dans des contrées inconnues. Dotés d'un sens de l'aventure, (et puisque l'herbe est toujours plus verte chez les voisins), les moutons colonisèrent un espace qui devint leur enclos. Guidés une fois de plus par l'aventure les petites brebis et les petits boucs ne purent résister : ils colonisèrent l'ouest. Ils sortirent de l'enclos et mirent pas dans le pays des loups. Les loups, qui sont carnivores par nature, décidèrent d'entourer l'enclos des moutons. Leur faim de carnivore les poussèrent à envahir l'enclos et de gober boucs et brebis qui s'y trouvèrent. Sauf que ces bêtes (pas si bêtes, tout de même) eurent de la viande coriace. Bien que les loups mirent des institutions dans l'enclos, les moutons prospérèrent quand même. Ces moutons sont si décidés à survivre que même ceux à l'ouest, (incluant ceux du nord-est) en-dehors de l'enclos, survirent parmi les loups pourtant si carnivores. Les moutons et les loups formèrent une alliance. Cette alliance ne fut pas la panacée de tous les maux entre espèces. De nombreux litiges et débats firent surface.

Le temps passa.

Après plusieurs années, un bouc à la rose (ce bouc naissa d'une union entre une louve et un bouc, mais les fables n'ont pas de place dans la chambre à coucher) eut une idée, ou chacun peut paître dans la région de l'autre. Cette idée fut nommée multipâturage.

Aujourd'hui, le multipâturage demeure un des plus beaux concepts jamais inventés. C'est même ce dont se vantent plusieurs loups. (Sauf les loups de l'*extrême-ouest*. Plusieurs loups de cette région se sentent menacés par les moutons et ils trouvent que le multipâturage coûte trop cher).

Des brebis dans le nord-est, tout près de l'enclos, mais pas à l'intérieur, veulent bêler un peu partout, mais se voient trop souvent contraints à leur petit champ à eux.

Les loups aiment hurler. Ils sont jaloux des petites brebis et des petits boucs qui savent les deux : bêler et hurler. Ils se demandent pourquoi ces petits animaux à la laine sur le dos (qu'arrive-t-il aux animaux qui ont la laine sur le dos?) ne veulent pas toujours hurler comme des loups. Mais trop de petites bêtes du nord-est écoutent les loups et veulent hurler comme eux. Savent-elles qu'elles risquent de se faire dévorer? «Pourquoi ne pas vivre à la manière des loups?» disent-elles. Elles deviennent même des carnivores prêtes à dévorer leurs compères. Les pauvres petites bêtes qui veulent bêler doivent maintenant combattre les moutons autant que les loups, s'ils ne veulent pas se faire manger la laine sur le dos. Ces moutons à la peau de loup ne comprennent pas les revendications de ceux à l'intérieur de l'enclos. Les petits moutons du nord-est se sentent délaissés non seulement par les loups, mais aussi à la fois par leurs amis moutons de l'enclos et les moutons à la peau de loup.

Certains petits moutons se demandent comment survivre le multipâturage parmi les loups?

Peut-être le clônage de brebis...

Le journal étudiant, une richesse

Paris a son Canard
Sudbury a son *Orignal*
Le *Canard* français est enchaîné
L'*Orignal* laurentien est déchaîné

Dix ans, ça se fête.
L'Orignal brame depuis dix ans!
L'Orignal MEUHEUHEUgle depuis dix fois un an!
L'Orignal se déchaine depuis une décennie!
L'Orignal fait l'original depuis tout ce temps!

Dix ans de journalisme étudiant, c'est dix bonnes raisons de fêter. Dix ans de journalisme étudiant, ça ne vient pas tout seul. C'est dix fois un an d'écriture, numéro après numéro, article après article. C'est une décennie d'inspiration. C'est tout ce temps de transpiration.

L'Orignal déchaîné, c'est toute une réalisation, toute une contribution. Le journalisme étudiant, c'est une richesse, c'est une école de formation, c'est un lieu d'expression des idées, c'est un forum pour la controverse.

Formation, expérience, valorisation, apprentissage, échange d'idées. Aux étudiants et aux étudiantes qui mettent la main à la pâte, le journalisme étudiant apporte cette étonnante richesse et cette assurance de pouvoir s'exprimer.

Remise en question, perspective étudiante, liberté d'expression, discussion. À l'Université qui le reçoit et le nourrit, le journalisme étudiant apporte la vigueur des débats et favorise l'épanouissement de la culture.

Je tire mon chapeau à ceux et celles qui se sont déchaînés au cours des années pour fabriquer, écrire, monter, rassembler, corriger, récrire, dessiner... le journal étudiant de langue française de l'Université Laurentienne. Ils ont fait qu'il s'établisse, se maintienne et fasse sa place. C'est une très grande réalisation.

L'Orignal a 10 ans.
Vive ***L'Orignal déchaîné!***
Puisse la communauté universitaire entendre ses bramements pendant de nombreuses années encore!

Gratien Allaire

Comment juger le «1»

Josée Campeau

À titre d'étudiante de deuxième année en traduction, je connais fort bien l'importance de la maîtrise d'une des deux langues officielles du Canada. Pour réussir dans un milieu professionnel, tout individu doit, en premier lieu, acquérir des compétences en communication, non seulement orales mais également écrites. Voici donc la raison pour laquelle les étudiants de la Laurentienne doivent satisfaire à l'exigence de rédaction qu'impose l'université.

Même si les intentions de la Laurentienne sont louables, maints et maints étudiants doivent obtenir la cote «1» au test de compétence en rédaction. Bonne chance à celui qui s'essaie! Imaginez la scène : tassés comme des sardines dans un gymnase, vous êtes plusieurs centaines d'étudiants à viser ce fameux «1»! Cependant, avant de pouvoir commencer à écrire, vous devez premièrement endurer la voix nasillarde la personne qui annonce les règlements. Quel supplice! Finalement, si vous ne souffrez pas du «drame de la page blanche», vous pouvez commencer à rédiger votre texte sur un sujet que vous ne connaissez pas à l'avance et qui ne vous est pas nécessairement familier. Mais, ne désespérez pas! On vous accorde deux heures entières pour produire ce texte! D'ailleurs, on n'offre que deux sessions de test par année! De plus, la deuxième ne se présente qu'à ceux qui prévoient obtenir leur diplôme au mois d'avril ou aux «cas spéciaux». La réussite est peu probable! En fait, d'après un article paru dans le *Sudbury Star* l'année dernière, seulement six pour cent des étudiants qui ont écrit le test français en 1995 ont obtenu un «1». Les autres ont sans doute entendu, au Centre des langues, ces paroles dégoûtantes : «Avez-vous déjà considéré suivre un cours LIP?»

Comme la plupart des étudiants auxquels on pose cette question, j'ai décidé, moi aussi, de suivre un cours portant le sigle Langue intégrée aux programmes (LIP). Quelle perte de temps! Ce cours, comme la majorité des cours LIP offerts à la Laurentienne, n'avait aucun rapport avec mon programme de traduction. D'ailleurs, l'occasion d'écrire une dissertation ou de rédiger un texte ne s'est jamais présentée! Nous avons répondu aux questions écrites, je vous le jure, en style télégraphique! Ai-je eu tort d'avoir pensé qu'on devait intégrer l'écriture à l'enseignement d'un cours LIP? Et pour quelle raison n'offre-t-on pas un cours LIP dans un programme de français? Le cours que je suis présentement, soit FRAN 2516/17, aide beaucoup les étudiants à maîtriser la rédaction en les incitant à améliorer, de façon continue, le processus de l'écriture. Est-ce Dieu possible?

Bref, je m'oppose fermement aux formes actuelles de l'exigence de rédaction imposée par l'Université Laurentienne. La session du test écrit est toujours insupportable et le cours LIP s'est avéré, pour moi, une perte de temps! On me suggère donc de me rendre au Centre des langues afin d'améliorer mes rédactions. Pourtant, lorsque j'y fais une visite, il arrive parfois que la répétitrice s'émerveille de mon travail! Je vous le jure! Je ne plaisante pas! Je vous pose donc cette question : est-ce possible d'avoir atteint le niveau de rédaction universitaire tout en n'ayant pas encore obtenu la cote «1»? Pendant que je me pose cette question, mon excellent dossier scolaire, mes bourses et mes mérites me donnent une autre image de mes compétences réelles. C'est à vous de juger!

Nuit orignale!

Du Gala à la Nuit

Marc Larivière

Traditionnellement, la célébration franco-ontarienne de l'année a lieu le premier samedi du mois de mars. Les «nuitistes» savent que je fais référence à *La Nuit sur l'étang*. C'est le spectacle par excellence où les Franco-Ontariens et les Franco-Ontariennes s'épanouissent et vivent leur culture. Et depuis cinq ans, la fin de semaine de la Nuit débute avec une soirée gala la veille.

Cette soirée se veut un rassemblement de la communauté franco-ontarienne et a pour objet de reconnaître et de célébrer ses vedettes que ce soit poètes, chanteurs ou peintres. En général, le tout s'est bien déroulé. Le prix du Nouvel-Ontario a été remis à Pierre Pelletier, poète, artiste visuel,... *Brasse-Camarade* a été couronné du prix de La Nuit sur l'étang. *Les chaizes muzikales* ont reçu un nouveau prix, celui de l'Université Laurentienne. En dernier lieu, on a remis à l'équipe de *l'Orignal déchaîné* une plaque commémorative pour souligner sa contribution, depuis 10 ans, à la communauté universitaire et sudburoise.

Par contre, il faudrait souligner quelques lacunes. J'ai été déçu qu'on pouvait à peine entendre les poètes qui, de bon coeur, livraient leurs plus profonds sentiments devant une foule à demi-consciente. À quelques reprises, on a demandé aux gens qui parlaient près du bar de se taire. Le problème, c'est qu'on l'a fait avec très peu de tact.

Il faut être réaliste tout de même. Il y avait visiblement au Gala beaucoup de gens qui ne s'étaient pas vu depuis très longtemps. On ne peut pas s'attendre à ce qu'ils se taisent durant toute la soirée! Par contre, le bruit sans cesse c'était sûrement «chiant» pour les artistes et pour le public qui voulait les écouter.

Une solution plausible pour l'an prochain ça serait de créer une division physique entre le bar et l'estrade. De cette manière, ceux qui veulent écouter les présentations peuvent le faire en paix. De même, ceux qui veulent jaser pourront le faire de leur côté. Ainsi ce serait plus juste pour tout le monde.

Malgré ces inconvénients, le Gala a créé une atmosphère propice au party des Franco-Ontariens et des Franco-Ontariennes.

Cette année, l'équipe de la Nuit a fêté la 24e édition à l'aréna de Sudbury. Ce fut pour moi la meil-leure Nuit de ma vie! On pouvait vraiment s'amuser de la façon que l'on désirait. Ceux qui voulaient s'asseoir pour regarder les spectacles pouvaient le faire. Les gens au bar prenaient un p'tit coup tout en écoutant la musique. Il y avait ceux qui dansaient vivement devant l'estrade. De plus il y avait de la place à bouger. On n'était pas crampés comme des sardines, com-me on pouvait l'être au Théâtre Grand. Bref, on pouvait s'éclater de la façon qu'on voulait. Les vendeurs de bouffe, de disques compacts et de souvenirs de la Nuit étaient facilement accessibles. D'ailleurs il ne faut pas oublier les impressions laissées par les groupes : notamment, *en bref*... qui a lancé son nouveau disque compact, *Les hardis moussaillons* dans leurs habille-ments de vaches folles, et *Les chaizes muzikales* dans leurs accoutrements de docteurs détraqués. En gros, j'ai assisté à un excellent spectacle! Ça me donne vraiment le goût de participer au 25e l'an prochain.



La Nuit parmi les manteaux

Marko Roy

La Nuit sur l'étang de cette année, je l'ai passé parmi les manteaux! En effet, l'AEF s'occupait du vestiaire lors de la 24e édition de ce grand festival de musique qui, cette année, était exclusivement franco-ontarien.

Vous direz : mais pourquoi écrire un article sur une soirée passée avec des manteaux? Pourquoi pas! J'ai passé une très belle soirée malgré le fait que je n'ai presque pas vu le spectacle. Je l'ai toutefois bien entendu et je dois admettre que j'ai été transporté par la musique de certains groupes comme *en bref*... et *II saisons*.

Ne dévions toutefois pas du but de cet article qui n'est pas de faire l'éloge des groupes présents, mais plutôt de donner un aperçu de ce qui se passait dans le vestiaire pendant que plus de mille personnes chantaient et dansaient dans l'aréna de Sudbury.

On nous avait prévenu qu'une chambre de joueurs de hockey avait été mise à notre dispositon pour y loger le vestiaire lors de la Nuit sur l'étang. Des bancs longeaient les quatre murs de la salle et une cinquantaine de crochets ornaient les murs. Cinquante cintres, cent cinquante épingles à couche, du papier et quelques crayons. Voilà le matériel à notre disposition.

19h30--les portes sont maintenant ouvertes, une centaine de personnes se ruent vers le vestiaire. Moi et Josée Bisson sommes les deux seuls bénévoles à ce moment. La panique s'empare de moi lorsque le premier cintre cède sous le poids d'un manteau. Faut dire que j'avais acheté ces cintres dans un «dollar store», leur qualité en faisant foi. Rapidement, les crochets de la salles sont tous utilisés et on se tourne vers les bancs. Sept, huit, neuf manteaux de haut. Épingle à couche avec numéro sur chaque manteau. Ma grande peur : on va tout mélanger les manteaux, on va se faire poursuivre en justice!

Mais non, une dizaine de bénévoles continuent de recevoir les manteaux tandis qu'on tente toujours de ne pas se perdre avec notre système.

Vers 22h00, les arrivées se font plus lentes. Nous subissons notre premier test : les gens reviennent pour mettre des choses avec leur manteau (disque compact, affiche, paquet de cigarettes, etc.). D'autres viennent chercher quelque chose (carte d'identité, paquet de cigarettes, téléphone cellulaire, condom, etc.). L'équipe en place retrouve assez facilement les manteaux et l'inquiétude du début de la soirée s'apaise un peu.

23h15--on commence à se préparer pour recevoir les gens qui vont quitter la Nuit. Ils se feront attendre jusque vers minuit. Les bénévoles bourdonnent dans le vestiaire mais n'ont toutefois pas de grands problèmes à retrouver les manteaux. De plus en plus, les gens viennent récupérer leurs manteaux. Je m'amuse à leur demander leurs impressions sur le spectacle. La plupart sont très satisfait de leur soirée. À noter que plusieurs assistaient à la Nuit pour la première fois et qu'ils jurent bien de revenir pour le 25e anniversaire. De plus, j'ai été très étonné de voir le nombre de gens qui venaient de l'extérieur de la région : Thunder Bay, Cornwall, Hamilton, Windsor, Welland, Toronto, Ottawa, Montréal, Hearst, Kapuskasing, etc. Un couple de jeunes mariés m'a même admis être venu des Iles-de-la-Madeleine pour assister au spectacle!

Les gens partis, il ne restait que deux choses à faire. En premier lieu, faire le bilan de la soirée. Nous avons retrouvé tous les manteaux assez facilement mais une jeune fille est revenu nous voir pour nous dire qu'elle avait perdu son foulard. Un foulard de perdu, pas mal pour une soirée de 500 ou 600 manteaux!

La deuxième chose à faire : remercier les gens qui ont aidé avec le bon déroulement des activités dans le vestiaire. Je tiens d'ailleurs, en terminant, à mentionner leur nom : François Marier, Angèle Gagnon-Roy, Lise-Anne Desrosiers, Alain Mvilongo, Suzanne Viau, Josée Bisson, Marc Larivière, Peter Hominuk, Erin O'Rourke, Manon Rousseau, Alain Daoust et Marc Huneault. Merci à tous pour votre aide et bravo à la Nuit pour un autre beau spectacle!

Vox populi à La Nuit

Suzanne Viau et Alain Mvilongo

Nous nous sommes promenés toute la soirée afin de voir quelles étaient les opinions des gens sur 3 questions que nous leur avons posés en plus de recueillir leurs commentaires. Voici ce que cela a donné:

1) Quel est votre groupe préféré de la Nuit?
en Bref...: 50 %
Chaizes Muzicales: 27 %
Les Hardis Maissaillons/II saisons; 14 %
Annie Berthiaume, les Soeurs Lemieux, Vision Affaiblie: 9 %

Une personne a même voulu nominer Jean-Guy Labelle et le poète Pierre Pelletier même s'ils n'ont joué qu'au Gala de la Nuit sur l'étang.

2) Pourquoi êtes vous venu à la Nuit sur l'Étang 1997?
a) Pour l'ambiance francophone: 45 %
b) Pour les groupes: 30 %
c) Parce que vous êtes déjà venus dans le passé: 12 %
d) Autres: 13 %

3) Croyez-vous que la Nuit sur l'Étang 1997 a été un succès?
100% des gens ont dit oui.

Commentaires recueillis:
-«La salle est trop grande»
-«Ça devrait brasser plus»
-«Bon travail»
-«Bonne voix (pour Annie Berthiaume)»
-«On devrait plus annoncer les bands»
-«C'est toujours l'fun en gang peu importe où!»
-«Excellent à cause de l'Aréna car c'est parfait»
-«Plus qu'un succès, c'est foudrouyant! Tout le monde dans la même salle!»
-«Aurait pu être mieux pour les bénévoles mais le spectacle est super!»
-«Pas assez de variétés de boissons fortes»
-«J'ai aimé l'atmosphère de l'aréna»
-«On peut prendre, de la boisson tout en voyant le spectacle et c'était parfait d'avoir le bar près du stage»
-«Le faire à un endroit autre comme North Bay!»
-«Doubler le nombre de personnes»
-«Un succès pour les francophones»
-«Meilleur à l'aréna qu'au Grand théâtre!»
-«C'est excellent! Bonne musique et beaucoup de fun!»
-«C'est bon mais avec réserve car je suis la gérante des Chaizes Muzicales et ils n'ont pas eu le droit de lancer leur CD alors que les autres groupes l'ont fait!»
-«Je ne manquerais jamais un tel party! De belles retrouvailles»
-«C'est excellent»
-«Un rêve réalisé»
-«Fameux alignement de groupes. C'est ce qu'il prenait à la Nuit et elle est relancée!»
-«Je suis venu au 6 dernières et j'aime venir à la Nuit!»

Nuit orignale!

Une entrevue avec les Hardis Moussaillons

Suzanne Viau et Alain Mvilongo

«1,2,3,4, ma p'tite vache a mal aux pattes!...» Cette phrase originale vient d'un jeune groupe tout aussi unique qu'original soit, *Les Hardis Moussaillons*. Pour ceux qui ne les connaissent pas encore, *Les Hardis Moussaillons* sont: Daniel Boivin, Joël Delaquis, Marc Girouard et Marc Thibaudeau (oui, le frère d'Anik Thibaudeau). C'est avec toute l'énergie de leur texte et de leur fougue que nos joyeux acolytes n'ont eu aucune peine à survolter l'atmosphère dans la foule, elle qui venait tout juste d'être excitée précédemment par *en Bref...* Nous nous sommes donc entretenus avec les *Hardis Moussaillons* après leur prestation à la Nuit sur l'Étang 1997.

Orignal Déchaîné: Bonjour! Ma première question serait de savoir comment sont nés *Les Hardis Moussaillons?*

Hardis Moussaillons: Sur la terre ferme. C'est assez paradoxal parce que c'est Marc *Girouard* qui a voulu partir le groupe. On avait tous déjà joué mais dans des projets différents et jamais ensemble. Daniel était notre héros à nous tous parce qu'il jouait dans un groupe anglais les «Fishtails», groupe qui existe toujours. On avait joué à l'impro avec lui et on l'avait revu à l'université. Il était une étoile à l'impro. Quand ça vraiment commencé, Joël avait une hernie mais ce n'était pas la grosse Hernie. Nous avons fait une cassette après avoir pratiqué une fois ensemble. Il y avait 2 ou 3 chansons dessus et on l'a envoyé un peu partout à travers le Canada. On a eu des proprositions à savoir si on avait assez de matériel pour 1 à 2 heures de show et c'est comme cela qu'on est venu à jouer à la Nuit sur l'étang.

O.D.: Est-ce que vous avez vu l'océan?

H.M.: On a vu la mer. Nous nous sommes pris dans la houle. Nous nous sommes baignés sur la côte nord-américaine et sur la côte Bretonne. La première fois que Joël a mis sa main dans l'eau, il l'a goûtée pour voir si elle était vraiment salée.

O.D.: Qu'est-ce qui vous inspire?

H.M.: Il n'y a pas seulement le côté musical entendu mais il y a aussi la faculté émotive et l'aspect de la vie car pour n'importe quel artiste ce qu'il crée, le reflète dans sa vie. Pour *Les Hardis Mousaillons*, c'est la créativité sur-le-champ comme pour la chanson «Moi j'veux du fric» écrite sur une scène à Matane à l'automne après 2 heures de rappel, après être rappelé d'un texte fragmentaire écrit sur scène. C'est un luxe car on se connaît beaucoup vu que cela fait 4 ans qu'on joue ensemble donc on a quelque chose d'homogène. Il y a eu une chimie dès la naissance.

O.D.: Quel évènement vous a le plus marqué (frappé)?

H.M.: Joël: Je ne peux pas te le montrer, j'en ai encore une cicatrice. Reformule ta question.

O.D.: Qu'est-ce qui t'a le plus frappé depuis tes débuts?

H.M.: Joël: Je ne peux pas te le montrer... Mais honnêtement, c'est la séance d'enregistrement qu'on a eu pendant un mois avec des pros.

O.D.: Qu'est-ce que ça veut-dire pour vous de présenter à la Nuit sur l'étang 1997?

H.M.: Joël: Quelque chose de différent que pour Marc mais ce n'est pas une mission politique.

Marc G. C'est une manifestation culturelle de l'Ontario-français. Nous, nous ne sommes pas engagés dans la francophonie hors-Québec comme l'est *en Bref...* Nous vivons pour créer et on aime créer en français. Quand on arrête de créer, *Les Hardis Moussaillons* vont mal.

O.D.: Que prévoyez-vous dans un an?

H.M.: Dans un an on prévoit d'autres étoiles animées, du vent dans les voiles, quelques moussaillonnes, un album, des vidéos

Joël ajoute: 5 millions d'albums vendus, des vidéos, une mort par overdose et un des membres mis à la porte [Glad to be here man!] Plusieurs nouvelles chansons car nous avons des périodes comblées de créativité car on s'imagine qu'on fait des shows. C'est motivant et parce qu'on est dans le lit, nous sommes donc erectés.

O.D.: Merci beaucoup pour cette entrevue, bonne chance et à la prochaine.

H.M.: On espère d'être de la 25ième Nuit. Vous nous faxerez cela.

Ce qui s'est dégagé de l'entrevue, c'est le fait que *Les Hardis Moussaillons* sont vraiment des gars terre-à-terre. Derrière les costumes on reconnaît que ce sont des artistes réellement passionnés, tangibles et réels autant en personne que sur l'estrade. Ils semblent avoir du plaisir à s'exprimer par la musique, ils sont sans gêne et pas. *En Bref...*, *Les Hardis Moussaillons* sont un peu comédiens. Nous prenons par la même occasion le temps pour les remercier de nous avoir mentionné durant leur spectacle d'avoir dédié une chanson à l'*Orignal Déchaîné;* «Vive l'Orignal qui célèbre son dixième anniversaire». Donc, longue vie à ce groupe dont on essayera de suivre pour vous la progression.





C'est la nuit des retrouvailles! Suzanne Ménard, Dennis Pépin, Stéphane Gilbert, André Plante et Carole Marchand

LA NUIT SUR L'ÉTANG 97



C'est la nuit des folleries! Joël Ducharme



Mémoires d'un voyage dans le passé

Bruno Gaudette

Rencontrer, retrouver, remémorer, revivre, rêver, repartir et rester. Nous voilà rendus à dix années d'existence, à dix années de vécu, à dix années d'expériences (bonnes et moins bonnes) avec *L'Orignal déchaîné* n'ayant presque point vu le jour à ses débuts. Si je retire quelque chose de ce cervidé bi-mensuel en ne garde que les MEUH-ments MEUH-gnifiques de ce temps passé; c'est parce qu'il m'a fait découvrir quelqu'un pour la première fois. Et, par ce fait même, je dois apprendre à le connaître davantage.

Vous allez probablement m'accuser de nombrilisme ce coup-ci. Vous allez probablement conclure que je radote comme un vieux fou égocentrique délirant sur ses vieux souvenirs en feuilletant son vieil album poussiéreux. Vous avez probablement raison. Pardonnez-moi. J'essaie tout simplement de relier des bribes du passé.

Toujours à la recherche d'une identité propre, toujours tiraillé entre la culture québécoise et «The American Dream», j'oscille. (N'est-ce pas un fait franco-ontarien?) En mars 1987, nouvellement élu vice-président de l'AEF, je me demande quels sont les besoins d'un jeune comme moi. Un de mes profs d'histoire cette année-là, Gaétan Gervais, met une puce à mon oreille : la nécessité de fonder un jounal étudiant. Il m'explique de façon claire et convaincante l'urgence sur campus de s'exprimer dans notre langue maternelle. Il me donne aussi le nom de deux futurs copains, vendus pour la cause journalistique : Normand Renaud, un ancien chargé de cours au département de français, et Michel Courchesne, un élève bien tranquille (voir trop) suivant le même cours d'histoire que moi, grand bavard. Si le discours de Gaétan Gervais à l'égard d'un journal étudiant en était un des plus décisifs selon moi, son choix de personnes zélées pour la cause laissait à désirer. Que ferai-je avec un «supposé prof de français» qui va certainement m'intimider et un copain de classe trop timide à mon goût? Peu importe. Je décide de rencontrer Normand et de manière tout croche pour ne point paraître intimidé par son titre, lui annonce que je pars un journal. Première réunion : telle heure, telle date. Il signale qu'il en glisserait mot à Michel. Plus tard, je relie d'autres jeunes fougueux comme moi à la cause jounalistique pour notre première réunion tout feu, toute flamme tandis que cyniques eux attendaient que mon ardeur s'éteigne. Une clause dans la constitution de l'AEF stipulait qu'un certain montant d'argent de nos membres serait versé annuellement à un journal étudiant francophone pour son bon roulement, toutefois si aucun journal francophone existe, le montant ira directement dans les coffres d'un journal bilingue. Le *Lambda* était bilingue. Le *Lambda*, comme moi, apprenait la nouvelle de cette clause de l'AEF par le biais de quelques «interventions divines». Il fallait donc agir vite.

Dès notre première réunion j'avais trouvé le nom de notre gazette: L'AEncre mariant ainsi l'Ancre d'un beau grand bateau à l'Encre d'un beau grand stylo. Tout le monde présent était impressioné. Tous, sauf Normand. (Quin! Quin! Quin! L'maudit prof de français est icitte pour faire le frais!) L'AEncre coule sans même tacher une page blanche. Les fougueux rouspétaient. Michel, comme prévu, demeurait muet. L'idée d'un journal étudiant me semblait vague.

Comme de fait, les cyniques ont vite sauté sur l'occasion pour me signaler qu'aucune gazette fracophone ne serait publiée sur campus en septembre 1987. La raison? Je quittais Sudbury, pendant tout l'été, pour aller travailler à Québec. J'espérais tout de même que la nouvelle équipe de rédaction rassemblée lors de notre première réunion puisse dresser un plan d'attaque pour qu'un journal voit le jour. Les fougueux m'ont rassuré en clamant haut et fort leur détermination. Après mon départ pour Québec, ils ont vite perdu leur fougue. Le «supposé prof de français intimidant pis le p'tit timide muet» ont construit la base de *L'Orignal déchaîné*, seuls. Moi, de mon bord, je leur ai posté mes premiers articles à propos de la Vieille Capitale. Ma rubrique «Le carnet de voyages de Bruno Gaudette commence.»

De nous trois «Orignaleux» *du début s'ajoute une quatrième* : Tiphaine Dickson. Son passage, quoique court, nous a permis de faire taire les cyniques. *L'Orignal déchaîné* s'est pointé le nez dans les halls de la Laurentienne, le jour de la rentrée scolaire 1987 et ré-apparaissait, à chaque deux semaines, comme il prédisait. Ses bramements se faisaient entendre. À la longue, la liste «d'orignaleux» s'est agrandie puisque plusieurs participaient à un montage pour revenir au prochain. Certains cyniques ont même changé leur fusil d'épaules pour se joindre à nous. Par contre la meilleure passe a été qu'un certain reporter fouineux *Lambda* est venu par curiosité, nous prêter main forte. Si le «supposé prof de français pis le ti-timide muet» ne m'impressionnaient guère au début, «le p'tit reporter fouineux» qui publiait ses «lucidités politiques» dans le *Lambda* ne m'impressionnait point. («Quin! Quin! Quin! La crisse de compétition vient sentir!») J'ai dû piler sur mon orgueil pour accepter Luc Comeau dans nos plates-bandes. Nous avions réellement besoin de tout aide possible. Luc, avec le temps, n'a pas seulement rempli le vide laissé par le départ de Tiphaine, il est devenu le premier «rédacteur en chef officiel» de *L'Orignal déchaîné* l'année suivante. (Et moi, son adjoint.)

Avec des anecdotes mé-MEUH-rables comme celles-ci, je peux dire que je me suis découvert à plusieurs angles (certains pas toujours flatteurs). Rencontrer des défis, retrouver des gens de toute sorte, remémorer des faits marquants avec eux, revivre des bons moments, rêver des moments meilleurs, repartir à l'aventure chacun de son côté et rester soi-même devant cette belle expérience alimentent une vie. *L'Origanl déchaîné*, à l'Université Laurentienne, m'a certes rassasié.

P.S. Si certaines gens se croient oubliées dans cet article, pardonnez-moi. Tout «orignaleux», petit ou grand, porte, selon moi, un certain «panache» MEUH!

Pensée orignale:
Mieux vaut se prendre pour un autre que se prendre pour rien.
les Orignaux

L'Orignal déchaîné de 1987 à 1997

Ah! Orignal! Toi qui as délivré de son nombrilisme chronique la Québécoise que je suis, toi qui as ouvert mes yeux verts sur ton univers, je te salue bien bas. Moi, je n'étais rien, mais voilà qu'aujourd'hui, je suis une orignale déchaînée pour la vie.
Je t'aime à Meuhhhhrir!!!

Josée Fortin

Une orignale mannequin parlant chinois

Cher Orignal déchaîné,

C'est loin, si loin, mais en même temps mes débuts, premières discussions intellectuelles chaudes, les tribulations d'Horacia Darwinia Sapiens et Jacques Berger, considérées comme une polémique signée par un certain homme aux cheveux bouclés, table ronde avec «mon soleil noir», premier amour, Didier Kabagema, longues soirées avec Gide, Éluard et Stéphane Gauthier, la folle Yolande Jimenez aux chemises carreautées, la très énergétique Christine Tellier avec ses idées remue-ménage, surtout des compagnons de pensée sinon de combat dans les forêts isolées de Sudbury. Ville dont je m'éloigne et que je ne peux vraiment plus visiter désormais. Mon père vient en Europe, je rencontre ma famille près de Toronto (Kingston) ou à Montréal. Mais ton meuh m'a émeuht!

Maintenant journaliste surtout pour des journaux asiatiques et anglais - Asia Times, Daily Telegraph, Daily Express - mannequin pour payer mes factures de téléphone et mes talons hauts, actrice pour m'amuser, en français! Je suis assez définitivement exilée en France. Et un jour, si vous passez... mais mes souvenirs de l'Orignal sont toujours très chers. Sais-tu où est Didier ou Stéphane? Et toi, as-tu une maison d'édition maintenant? Je parle couramment mandarin (chinois) maintenant mon seul vrai talent, j'ai écris un livre sur Shanghai, la ville.

Je t'envoie tous mes meilleurs voeux,

Pia Camilla Copper



L'appel du panache

Michel Courchesne

Un meuh en vaut bien deux tu l'auras! C'est un peu ce qui me trotte dans la tête en ce dixième anniversaire de l'Orignal déchaîné. Parce qu'au-delà des hauts et des bas de notre diva, il reste qu'il demeure. C'est peu, mais aussi beaucoup. À l'Orignal, les feux de paille n'ont pas bonne presse (ceux de quenouilles, c'est une autre histoire).

En 1987, un petit groupe de fous s'est par hasard trouvé sur ce campus. C'était l'automne, la saison du rut, celle qui excite les sens et incite à l'action. De l'action, il y en a eu... Aurions-nous eu l'impression de participer à un mouvement quelconque que cela nous aurait coulé sur le dos comme de l'eau sur le dos... d'un orignal. Non, vraiment, pour ma part, je ne croyais pas participer à une vague de fond (les marais étaient à peine humides, la sécheresse sévissait depuis des lunes, l'absence d'eau à laquelle nos folies aurait pu s'abreuver avait laissé derrière des traces de boue que nos remue-quenouilles eurent tôt fait de transformer en eaux troubles mais combien dynamiques). Bref, aucune orchestration, beaucoup de désordre et surtout, un vent d'aventure et de folie qui nous portait. Un coup de tête - auquel je bois - tout simplement!

Nous sommes donc venus, nous avons meuh, nous sommes repartis. Nous avons laissé derrière une partie de nous-mêmes. Dix ans plus tard, que reste-t-il de ces nuits blanches? Un journal fameuh qui, depuis, est un banc d'essai pour les journalistes et les communicateurs en herbe (on y rumine idées et défis, à l'aune des quenouilles qui grouillent).

Meurhale de l'histoire : nous avons bougé, nous avons créé, nous avons bramé. Quand je relis mes textes d'il y a 10 ans, je me dis que la qualité ne fut pas toujours au rendez-vous, mais qu'importe : il reste des souvenirs, un dire, des *partys* à faire v....., des moments de délire. C'est l'essentiel!

Ça se peut pas!!! L'article le plus court que le chunck ait jamais connus. Il s'assagit ou il fait de la fièvre? (Pépère Normand)





HÔTEL ORIGNAL

Bruno Gaudette

«Il n'existe pas encore un hôtel où tout voyageur riche puisse retrouver son chez-soi.» Balzac

En quelque part, Balzac a raison. Pigeons voyageurs arrivant d'un peu partout, nous cherchions tous un refuge aisé sur un campus inconnu. Lorsque nous avons quitté les corridors de nos écoles secondaires respectives pour poursuivre nos études à l'Université Laurentienne, nous étions tous exposés, la pluspart pour la première fois, à la prédominance anglo-saxonne dans une institution scolaire et nous nous sentions tous un peu perdus. Aucun endroit, selon nous, nous offrait un abri certain dans notre langue et notre identité. Cependant, lors d'un soir sudburois bien ordinaire, un grand cervidé étranger a quitté son domicile marécageux pour venir s'établir premièrement dans un petit espace de l'Édifice des classes pour ensuite déménager, quelques années plus tard, dans le Centre étudiant de l'Université Laurentienne. Avec lui, nous avons chanté, dansé, bu et ri. Et nous avons écrit aussi. Beaucoup écrit. Un article, deux articles, trois articles sur des feuilles de nénuphars pour enfin publier un journal qui brame depuis dix ans déjà. Dix ans...Qui l'aurait cru? Pas moi, en tout cas.

Si ce fameux cervidé étranger qu'on a surnommé *L'Orignal déchaîné* s'est doté du rôle d'aubergiste lors de notre séjour post-secondaire à la Laurentienne, c'est qu'il cernait chez chacun d'entre nous une richesse franco-ontarienne, jeune soif d'aventures et d'émotions vives. Il nous a montré que le stylo, l'ordinateur et la page blanche peuvent rédiger autre chose que des dissertations et contenir autre chose que des données. Bref, il nous a permis d'exprimer nos déboires, nos désirs, nos angoisses, nos embûches, nos victoires et nos vicissitudes. Chacune de ses parutions d'autant le prouve. Chacune de ses parutions futures le prouveront. Il nous donne à nous tous, sur les plans collectif et individuel, des outils essentiels pous nos voyages d'avenir et un passeport pour un monde que nous connaissons si peu: le nôtre. Nos baggages sont remplis de nos souvenirs avec lui et nos cartes postales barbouillées de ses consignes moqueurs.

L'Orignal déchaîné nous a tous marqué à sa façon: avec panache. Hôte par excellence, notre cher cerf d'Amérique nous a construit un gîte si chaleureux que l'on s'est senti chez-nous au bord du lac Ramsey. Balzac en perdrait sûrement son latin!

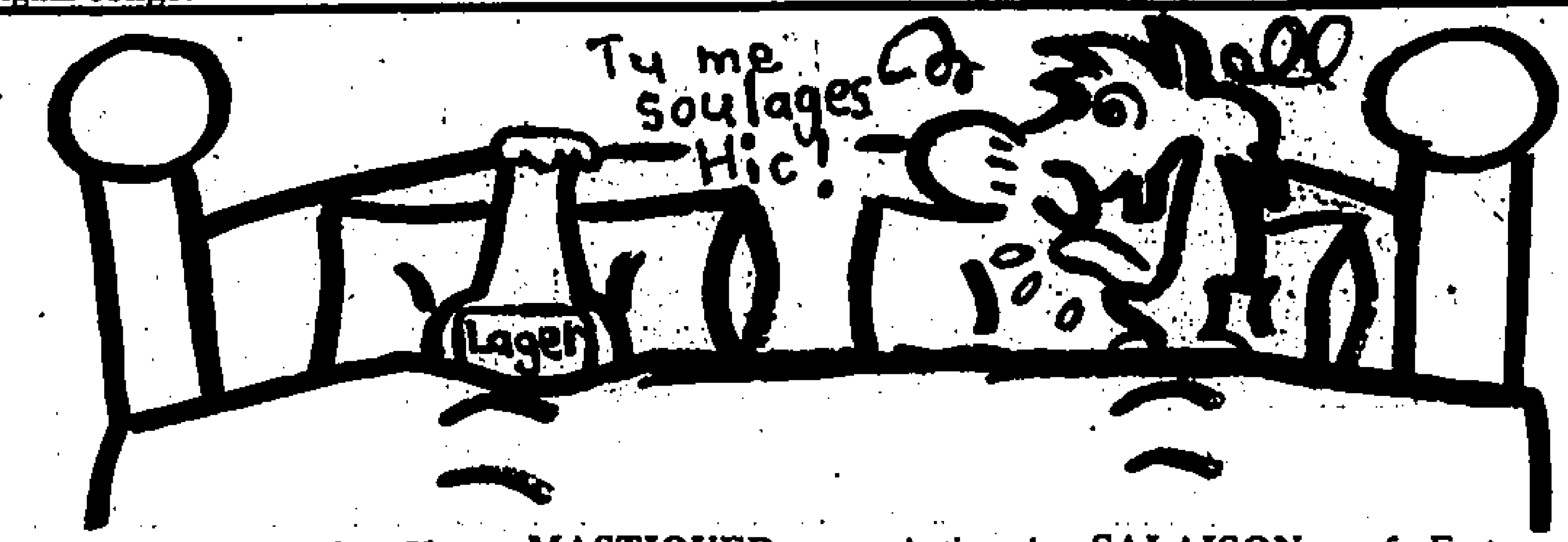
Orignaux, bramons!

TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE

Le Petit Kabagema Illustré

Voici «LE PETIT KABAGEMA ILLUSTRÉ» qui vient vous rappeler des souvenirs! L'académie s'est dissoute à cause d'un manque de fonds! C'est pas tout d'écrire des dictionnaires, il faut aussi gagner sa vie!

Mais comme il s'agit d'une commémoration toute particulière, 10 ans de bramement, l'académie s'est réunie en session extraordinaire pour le plaisir de la langue de panache à l'opposé de la langue de bois - orignal oblige!



SOUTANE : *n. f.* Une personne à qui l'on donnerait le bon Dieu sans confession.
Il prit la mine d'une soutane devant le policier, ses yeux pleuraient des larmes d'eau.

VIRTUEL : *n. m.* ou *f.* Se dit d'un cybernaute qui cherche l'âme soeur.
Bonjour, je m'appelle Jim et j'ai 20 ans. Je suis virtuel et je cherche une virtuelle, brune, aux yeux verts.

SOULAGER : *v.* Action de se saouler à la bière Lager.
Il chantait accoudé au bar, sa bouteille le soulageait presque aussi bien que sa main au fond du pantalon.

MASTIQUER : *v.* Action de masser quelqu'un qui a des tics.
Le gros masseur regardait les yeux de son client clignoter sans cesse; mail il continua à le mastiquer comme si de rien n'était.

INSULAIRE : *n. m.* et *f.* Utilisé pour parler des habitants d'une île où le taux de diabétiques est élevé.
L'île avait un secret; elle cachait un peuple d'insulaires qui avait survécu grâce à la canne à sucre.

SILENCIEUX, SE : *adj.* État d'esprit après l'acte sexuel.
Jeanne était silencieuse; cet état d'esprit après l'amour était fait pour cacher si on avait aimé ou pas! constatait Daniel.

SALAISON : *n. f.* Facture d'un restaurant qu'un client ne peut payer.
L'homme cachait mal son embarras; il avait entre les mains une salaison et plus rien dans son assiette.

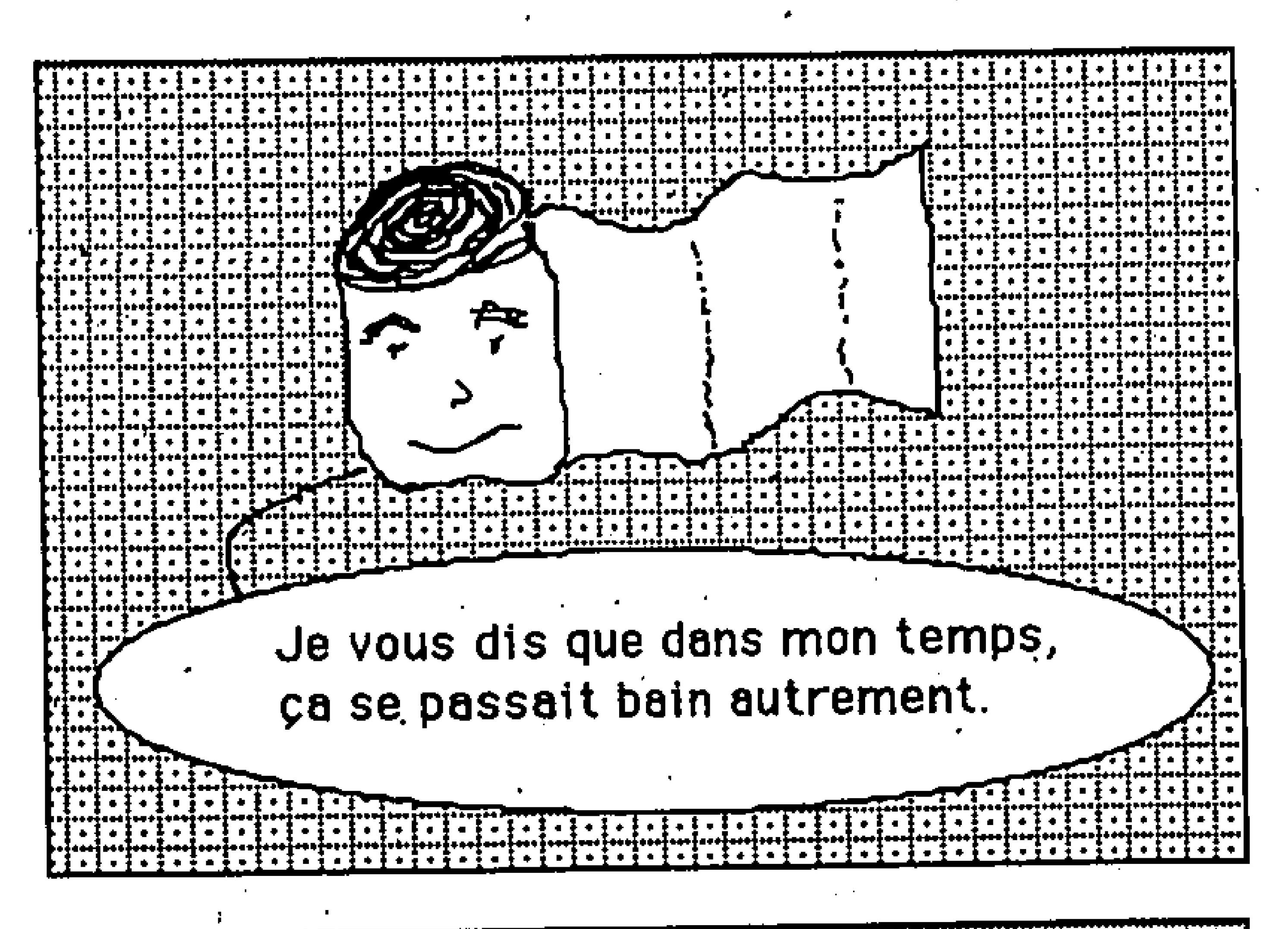
FRIVOLE : *adj.* Se dit d'un voleur qu'on a jamais attrapé.
Sam était le frivole le plus respecté dans la 42e rue et il le savait.

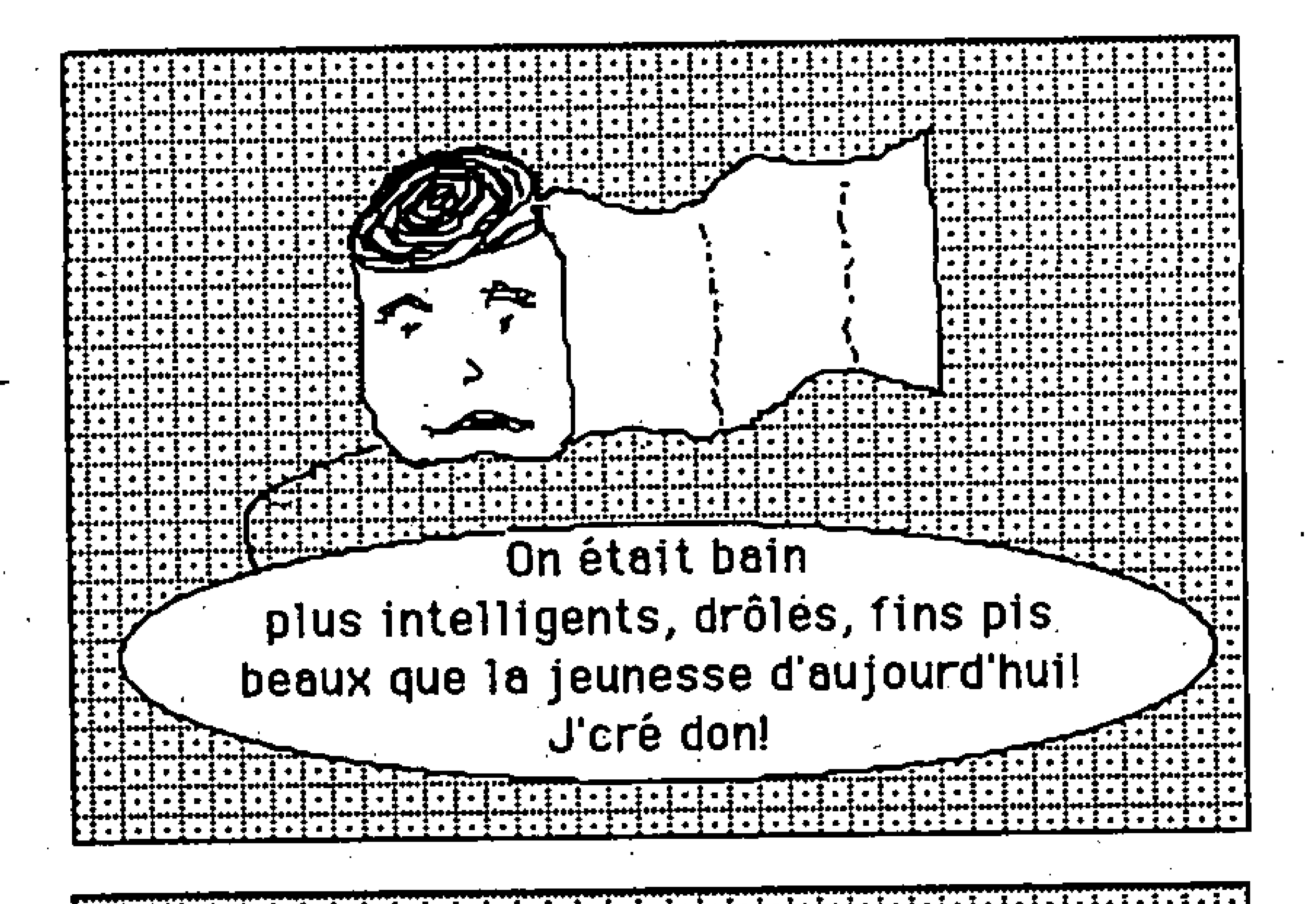
SUPPUTER : *v.* Homme prit en flagrant délit en train de solliciter les faveurs d'une prostituée.
Georges était entre les mains de la police; il avait osé supputer et sa femme allait bientôt le savoir.

Didier qui vous envoie des Meuhzusses de grosses bises!!!

Voici le retour surprenant, inespéré, insignifiant et désespéré de
l'Honorable Marcel Lebrun
Orateur de la Chambre de bain
en un ultime, final et absolument dernier épisode de la sublime bande dessinée qui a orné les pages de la première année de l'Orignal déchaîné.
Bref, tenez-vous-les serrées, voici que revient...

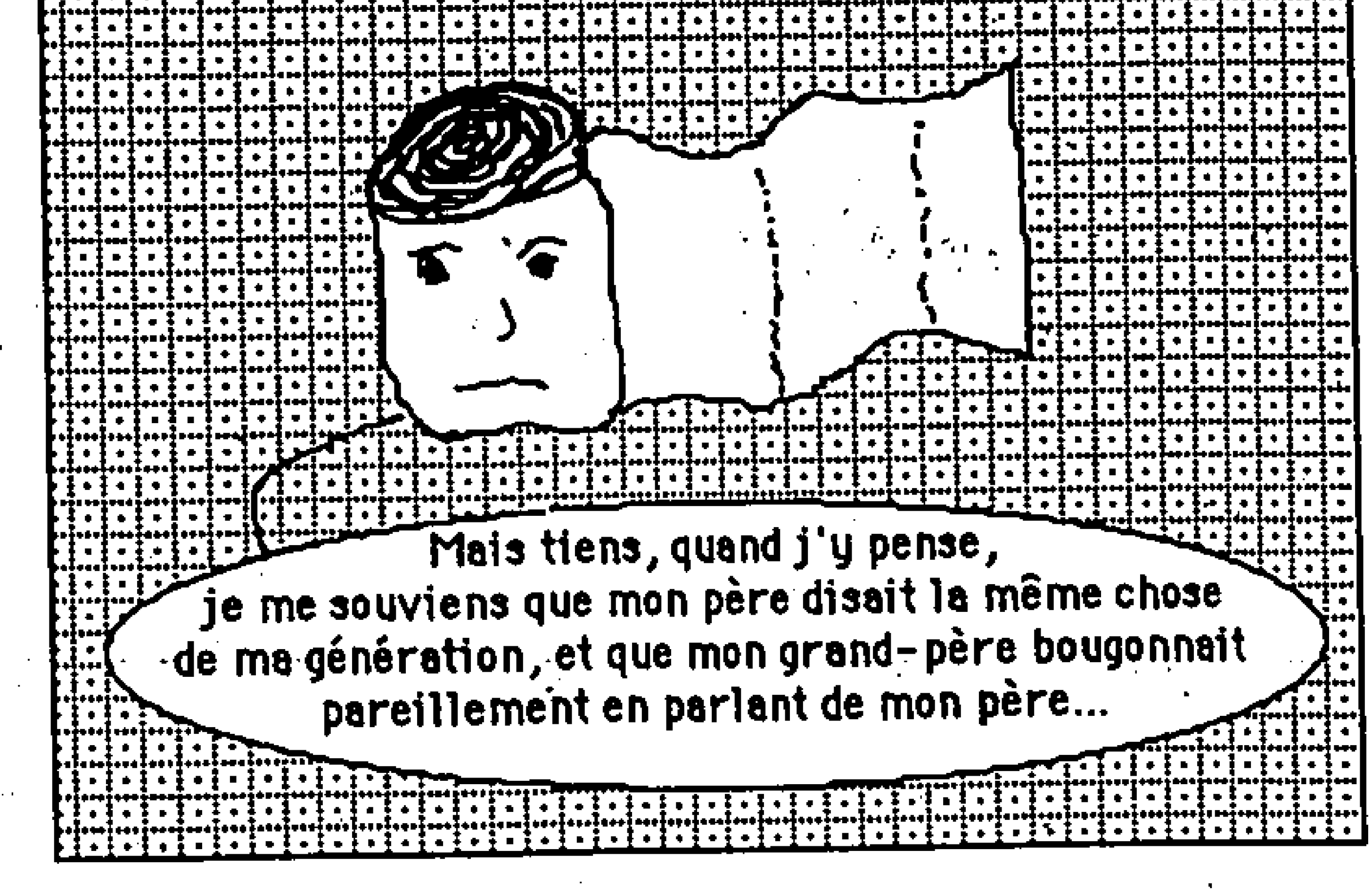
LE DISCOURS DU TRÔNE

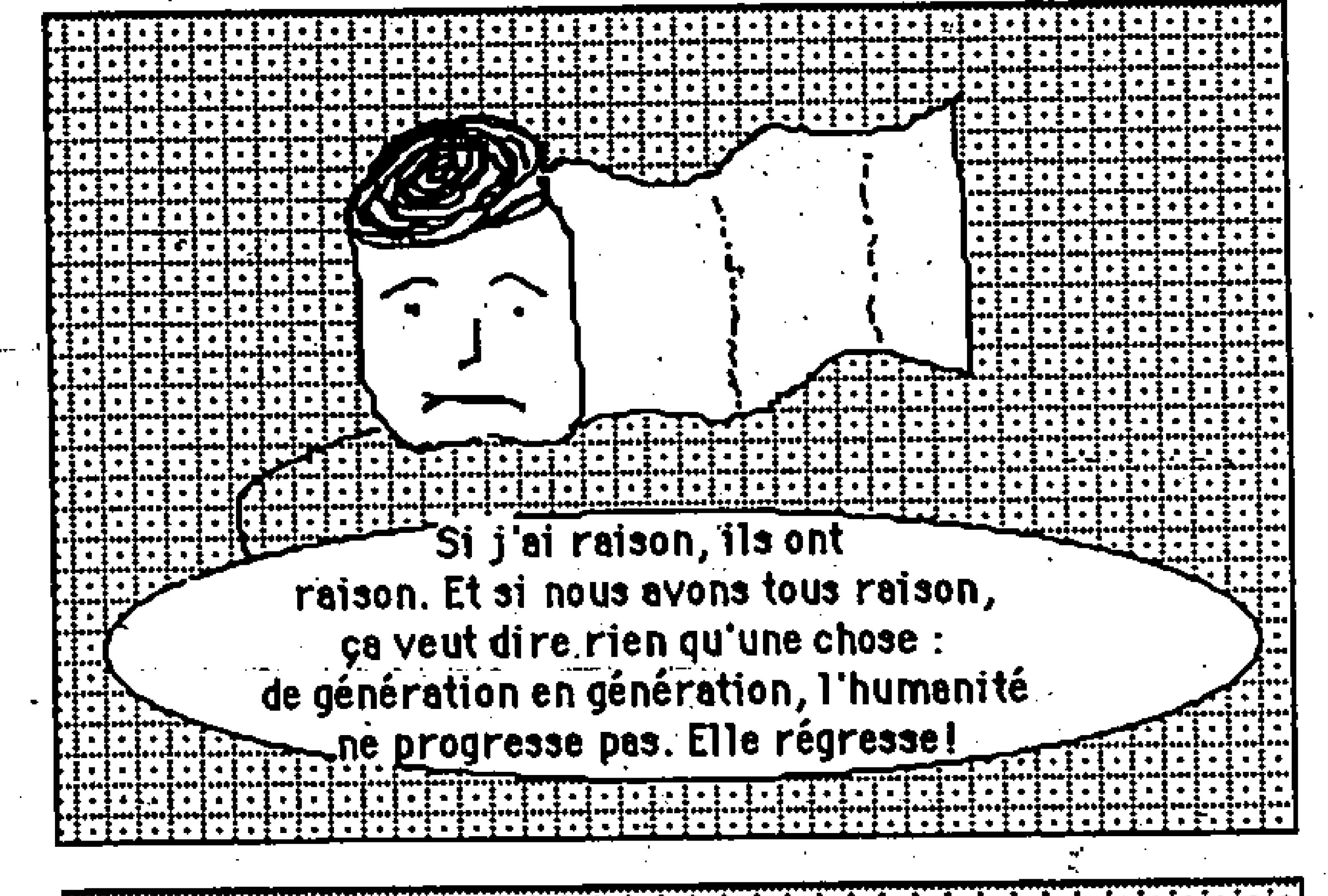


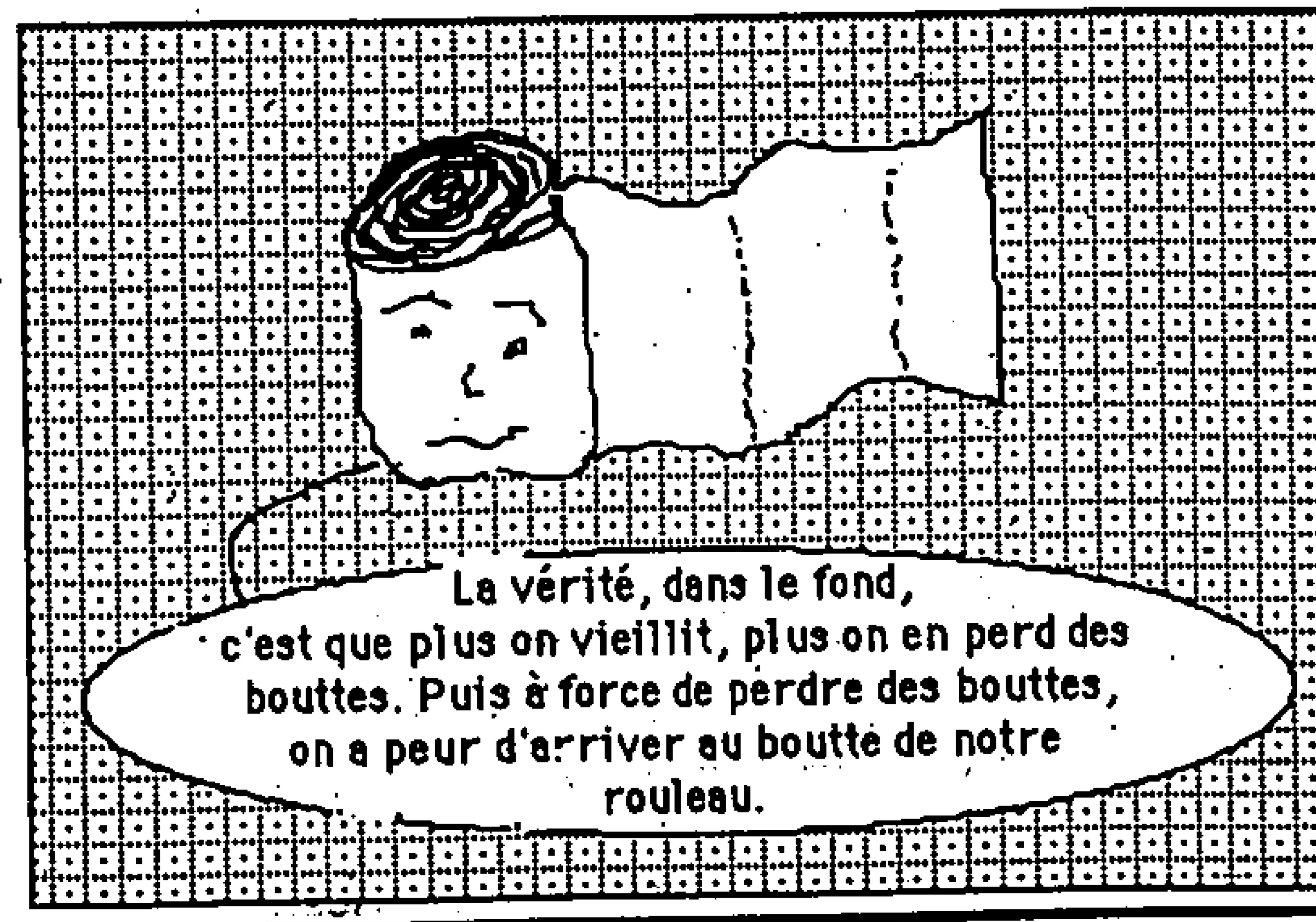


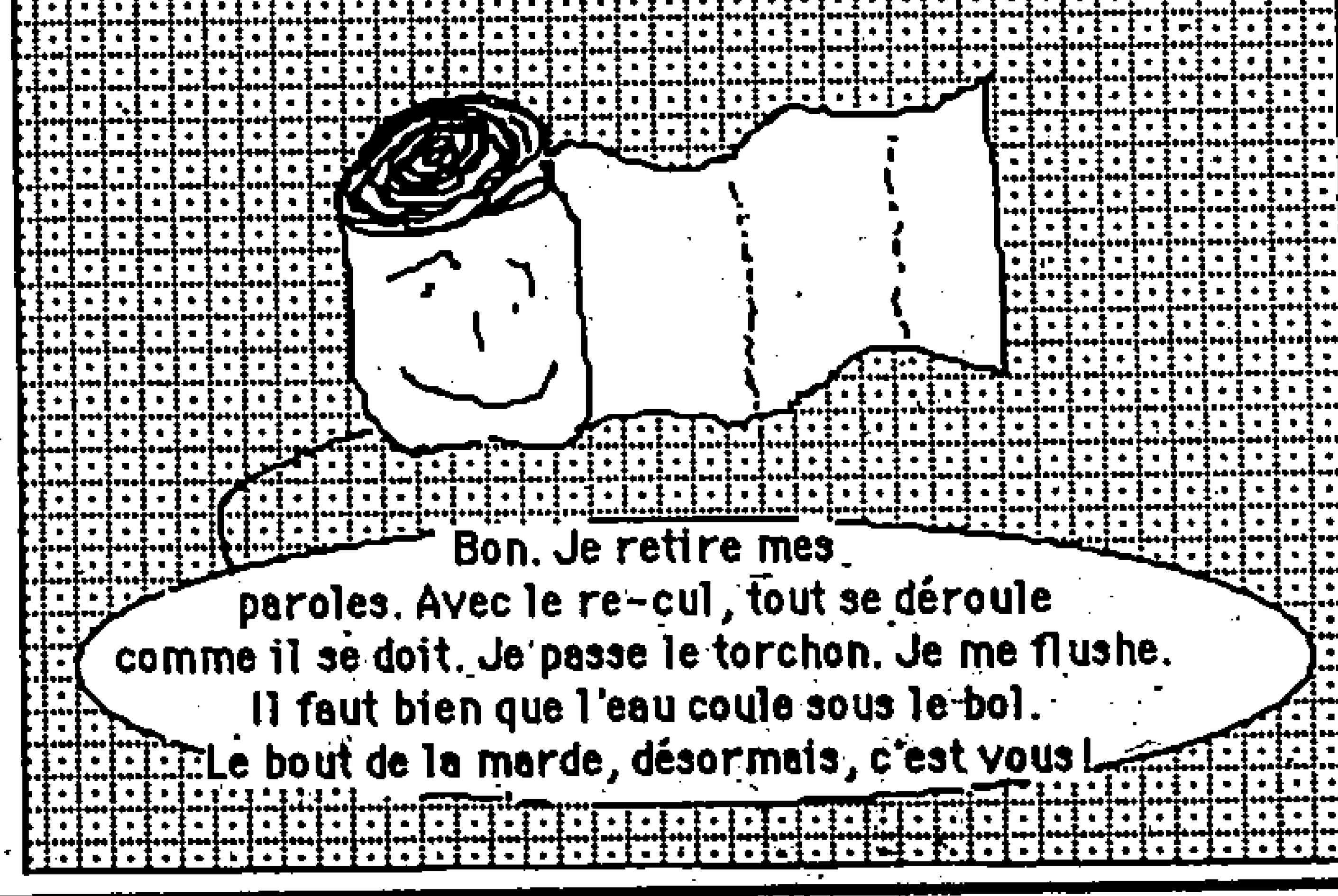












Un Kafka franco-ontarien nous est né

La métamorignale

Michel Bock

Un matin, au sortir d'un rêve agité, je m'éveillai transformé dans mon lit en un véritable...cervidé. C'est du moins l'impression que me donna une sensation de lourdeur qui s'était répandue dans toute la partie supérieure de mon corps, des épaules jusqu'au cou. En vain je m'appliquai à me redresser, à me lever la tête qui semblait clouée à mon lit comme un Christ à sa croix.

Comme cela, étendu sagement sur le dos, je me rendis compte, alors que se dissipait en mon esprit les dernières traces du sommeil qui engourdissait encore mes facultés, de la précarité de ma situation. Pour combattre le sentiment d'impuissance qui commençait à exercer son emprise sur moi, ma première idée fut d'appeler à l'aide. En entendant mes plaintes, un voisin à l'âme charitable se porterait sans doute à mon secours. Mais le cri, ou plutôt... *bramement* que je poussai me laissa à ce point stupéfait que j'oubliai aussitôt toute intention de faire deviner ma présence. Mes cordes vocales, qui pourtant n'avaient jamais manqué à leur devoir avant ce jour, étaient-elles capables de produire un tel son? Décidément, quelque chose d'on ne peut plus inhabituel était survenu durant la nuit...

Devant cette autre complication, l'énergie de l'impatience eut raison de l'impuissance paralysante. Après quelques efforts quasi surhumains, je réussis enfin à me soulever de ce lit qui me tenait prisonnier pour me retrouver finalement devant la glace qui était accrochée à un pan du mur latéral. Horreur! L'image qu'elle me renvoyait, grotesque, hideuse et combien inhumaine, n'avait rien pour me rassurer. L'énigme de ma paralysie mo-mentanée, toutefois, en fut réso-lue: sur chaque côté de ma tête, derrière les oreilles, deux mon-strueuses protubérances ramifiées mesurant au moins un demi-mètre chacune s'étaient greffées. Une hallucination, me dis-je en me frottant les yeux pour bien me convaincre que je ne rêvais tou-jours pas. Rien à faire. À mon grand étonnement, l'image dans la glace demeura inchangée: à mon crâne était solidement fixé... *un panache!*

Malédiction! Cette condition, m'avait-on déjà expliqué, était extrêmement rare. Les malheureux qu'elle frappait impitoyablement, selon les journaux qu'il convenait de lire, vivaient misérablement leurs derniers jours, étaient mis au ban de la société et ne pouvaient trouver quelque confort qu'en la compagnie d'autres infortunés partageant le même sort. Par quel artifice avais-je été réduit, à mon insu, à ce lamentable état? Ce dernier était-il permanent? Pareille perspective me paraissait très inquiétante, voire troublante. Aussi persistai-je à croire à l'existence d'une explication plus logique, pour ne pas dire plus rassurante. On allait sans doute me restituer dans ma morphologie originelle et j'allais bientôt pouvoir poursuivre mon petit train-train quotidien. Les journaux affirmaient même qu'une branche de la léprologie faisait d'immenses progrès dans le domaine. Il n'y avait donc pas lieu de se faire de mauvais sang. Une banalité éphémère, voilà tout! D'ailleurs, qu'avais-je fait pour mériter un tel châtiment?

Le cœur déjà beaucoup plus gai, je me dirigeai vers le lavabo pour faire ma toilette matinale (non sans peine, le poids de mon nouvel appendice rendait pénibles tous mes gestes), lorsqu'un bruit sourd et inhabituel me parvint aux oreilles. Le son semblait émaner de l'autre côté du mur. On aurait *dit une dispute, et assez violente* en plus. Ma curiosité piquée, je m'approchai du mur pour tenter de mieux comprendre les échanges, lorsqu'une porte s'entrouvrit devant moi (bizarre, depuis dix ans que j'habitais cette chambre, je n'en avais jamais remarqué l'existence...). Je décidai donc de pénétrer à l'intérieur de cette autre pièce, au risque de commettre quelque indiscrétion à l'endroit de mes voisins. Mission presque impossible: mon panache déployé m'empêcha de m'insérer dans l'ouverture exiguë, et la rencontre imprévue de mes bois et des murs latéraux ne fit qu'exacerber un mal de bloc qui promettait déjà de me faire souffrir terriblement. Après un certain nombre de manoeuvres, toutes plus ingénieuses et acrobatiques les unes que les autres, l'obstacle fut toutefois franchi, à ma grande satisfaction.

Cette nouvelle pièce dans laquelle je me trouvais était immense et presque vide. Seule une chaise de bois gisait au milieu de la place avec devant elle un grand meuble qui ressemblait à un pupitre et derrière lequel trois petits hommes au regard austère avaient pris place. Dès mon entrée dans la pièce (dont le plafond était, chose étonnante, très haut, beaucoup plus haut que celui de ma chambre, quoique cela me parut impossible), le silence se fit jusqu'à ce que l'homme situé au centre des deux autres m'adressât la parole:

-Nous vous attendions depuis déjà fort longtemps, Monsieur Buck, me dit-il, l'air agacé. Comment justifiez-vous votre retard?

-Mon retard?, répondis-je, non sans étonnement. Et de quel retard parlez-vous? Qui êtes-vous et comment me connaissez-vous?

-Nous avons été affectés au traitement de votre cas. Votre situation est des plus urgentes et mérite toute notre attention. Comment plaidez-vous?

-Plaider? Mais à quoi? De quel délit suis-je accusé?

-Vous avez suscité l'opprobre du public, Monsieur Buck, me répondit-il sur un ton des plus péremptoires. C'est un mal qui afflige tous les membres de votre espèce. Votre maladie nous est bien connue. Soyez sans crainte, nos techniques de guérison se sont avérées fort efficaces, et rien ne nous porte à croire que votre cas soit exceptionnel. Assurez-vous de bien respecter nos ordonnances et tout ira pour le mieux. L'alternative, croyez-moi, est peu réjouissante. Vos prédécesseurs ont tous, hormis quelques fâcheuses exceptions, fait montre d'un très grand esprit de collaboration et se sentent déjà beaucoup mieux. Ne ressentez-vous donc aucun malaise à vous retrouver dans un tel état?

Là-dessus, mes genoux chancelants me firent définitivement défaut. Je me retrouvai subitement à genoux devant mes inquisiteurs, la tête toujours courbée sous le poids de mes bois, de plus en plus insupportables.

-Aidez-moi, mes chers protecteurs, bramai-je, pathétique, et délivrez-moi de ce mal! Je vous en serai éternellement reconnaissant! Que dois-je faire? Quels sont vos ordres? Pauvre de moi! Je ne suis pas digne d'une si grande bonté! Dites, et je ferai!

-N'ayez crainte, votre dossier figure parmi nos priorités. Vous subirez bientôt un procès, au cours duquel la gravité de votre maladie sera jaugée. Entre-temps, vous pouvez vous-même prendre certaines mesures afin d'en limiter la progression. Vous réciterez tous les jours dix *Ô Canada* et dix *Gens du pays* pour faire preuve de votre bonne volonté. L'exercice vous procurera également, comme à d'autres avant vous, un sentiment de soulagement dont vous ne pourrez bientôt plus vous priver.

-Merci, chers messieurs, merci! J'obéirai à vos consignes. Surtout, comme je tiens à réintégrer rapidement la société des gens honnêtes, je vous saurais gré de faire en sorte que mon procès ait lieu dans les plus brefs délais.

-Nous y verrons, me répondit-il, et sur ce, me donna congé.

Tous ces événements sont survenus il y a tout près de six ans. Depuis ce jour, vous l'avez bien deviné, je suis orignal. Mais ne me plaignez pas. On vient de me dire, il n'y a pas très longtemps, enfin, il y a déjà quelque temps, qu'une date pour mon procès sera bientôt fixée. Je nourris toujours l'espoir qu'on m'y révélera le remède contre cette maladie qui m'atteint jusque dans mes processus de réflexion mais qui, somme toute, est bien moins troublante que je ne l'avais d'abord craint. Quant à la litanie de *Ô Canada* et de *Gens du pays* que je récite quotidiennement, j'attends toujours le soulagement promis...

L'Orignal à quatre pattes fait son mea-culpa

Plus d'une fois, à sa grande honte, l'Orignal a promis des abonnements à des célébrités qui n'ont pourtant jamais vu la couleur du papier d'un seul numéro. En ce dixième anniversaire, nous prenons notre courage à deux bois pour réparer nos torts, quémander des excuses et ravaler notre humiliation auprès de Richard Desjardins, célèbre chanteur honey et Pierre Falardeau, célèbre cinéaste honni.

ACTE DE CONTRITION ORIGNALE

Richard Desjardins !
J'ai péché par action et par omission !
Possédé, je suis, par le démon
de la procrastination.
Rongé aussi par le remords,
et le souvenir d'un show dans l'Nord.

Saint homme, patron des sifflets,
moi plus damné que Hamlet,
je ne sais plus à quel saint me vouer,
sinon à celui contre lequel j'ai péché.

La source de mon mal existentiel
que ne saurait contenir à elles seules
Les marges de cette lettre veule,
Lieu tenant en la circonstance
De confessionnal des maladives récurrences,
Me fait craindre pour mon ciel.

L'objet de culte solennellement promis
Autour d'un bock généreusement rempli
En échange d'un vingt dollars britannique
N'est nul autre que l'étoffe symbolique,
L'inénarrable Orignal déchaîné
Qui n'a jamais été envoyé.

Depuis, les copies arborant le roi des cervidés,
Ont sombré dans une "bruyante léthargie"
Pendant que les flocons de Nelligan
N'ont cessé de s'accumuler
Laissant angoissée la beuglante effigie.

Ce n'est qu'en ce jour de cigale mendiante,
Que, visité par l'époumyable maître des forges
Acculé, apeuré, le couteau sur la gorge
Je scribouille ces quelques paroles
si peu édifiantes.

Richard Desjardins, j'implore votre indulgence
Et vous prie d'intervenir en ma faveur
Afin d'obtenir les grâces du prince le seigneur,
Qui au jour de l'hécatombe,
préservera de l'insignifiance.

Auriez-vous la bienveillante obligeance
D'accepter cette toute neuve guenille
Et devant d'aussi piètres instances
Pardonner le pôvre orignal
qui redoute tant la faucille.

L'Orignal déchaîné
le 8 mars de l'an de grâce 1997

À UN MOMENT DONNÉ À L'ORIGNAL D'ÉCHAINÉ

Prendre un coup.
Un petit coup sur la tête.
Un dieu soleil,
Me faire solliciter dans mon moment de détente.
La bombe dans porte.
La marde puis le minou.
Graffiti de bécosse;
Mange d'la marde.

Fille de joie, et caméra dans toilette.
Cheveux noirs.
Annonce de bière de Georges et Phill.
Cul de sac et gueule de bois.
Suçe la vache de Bush,
Marionnette de Hollywood.

Fait dodo Marco, je lè fait plus mou pour toi.
Lancer une couple de balle de golf.
Sentir ton parfum de dieu,
Ça m'attire, Ça prend d'mon temps.
Sauter sur la trampoline
Seulement pour rester en l'air,
En écrivant un poème divin.

En collaboration avec *L'Orignal déchaîné*
Interprété par Dominic Beausoleil

Critiquorignale!

Critiquer ou ne pas critiquer? Là est la question

Marc Huneault et Chantal Le Coz

Il n'est pas rare, à la suite d'une petite polémique, de voir naître un débat et qu'il soit beaucoup plus important et plus intéressant que la pomme de discorde elle-même. L'article «La Nuit dévoilée» d'Alain Mvilongo publié dans *L'Orignal déchaîné*, ne fait pas exception. Ses propos au sujet d'une conférence de presse de La Nuit sur l'étang, ont soulevé toute une controverse. Marc Larivière et Manon Rousseau de la direction de *L'Orignal déchaîné*, ont désavoué la critique de Mvilongo dans *Le Voyageur* du 26 février 1997. Normand Renaud, en notant à quel point les Franco-Ontariens ont la peau tendre face à la critique (dans sa chronique de matin CBON 4) a critiqué ce désaveu. Par la suite, Josée Fortin (de *L'Orignal*) et Jacques Des Becquets (du *Voyageur*), ont rétorqué à leur tour par la voix du répondeur de CBON Bonjour. Toute cette activité nous amène à réfléchir sur la place de la critique dans notre communauté, plutôt que sur l'objet de la controverse.

Les deux faces de la critique

La critique, semble-t-il, est un bien grand mot qui fait parfois très peur. Dans une petite communauté comme la nôtre, elle prend même des allures de monstre redoutable. Pourquoi? nous demandons-nous. Sans doute, parce que son sens est double et qu'il est très souvent mal interprété. Selon *Le Petit Robert*, la première définition de la critique concerne «l'examen d'ouvrages, d'art ou d'esprit pour en faire ressortir **à la fois** les **qualités et les défauts**». Dans ce sens, la critique implique une analyse, une discussion, une étude, un examen et devrait viser l'amélioration. L'autre définition, péjorative et plus répandue, détermine l'acte «d'émettre un jugement faisant ressortir **surtout les défauts** des personnes ou des choses». Cette acception signifie une désapprobation, un blâme, une censure, une condamnation. Bien que souvent biaisé, ce deuxième type de critique ne vise-t-il pas au fond aussi une amélioration? Mais puisqu'elle ne fait ressortir que le négatif, on perçoit généralement ce genre de critique comme une attaque personnelle au lieu d'un commentaire constructif. Et ce serait justement pour cette raison qu'elle fait peur.

Où se situe l'objectivité?

Certains associeront le «bon journalisme» à la première définition seulement et croiront que la deuxième définition de la critique reflète une négativité qu'il faut éviter à tout prix. Mais à quel point peut-on juger qu'une critique est positive ou négative? Où tire-t-on la ligne entre une critique positive et une critique négative? La démarcation tant souhaitée est floue. Et puis, faut-il vraiment toujours présenter des points de vue balancés dans un journal étudiant? Ne pouvons-nous pas aussi faire du journalisme d'opinion et foncer à l'opposé du journalisme plus «classique»?

À vrai dire, il est impossible pour un journaliste de voir et de traiter tous les points sur une question donnée de façon complètement objective. Le journaliste a des connaissances et il a déjà des opinions sur le sujet qu'il traite. Il a ses perceptions et sa façon de voir et de comprendre les choses et le monde. Au fait, ce seront les réponses suscitées par les propos du journaliste qui viendront idéalement rééquilibrer le sujet traité et faire ressortir l'objectivité. On se demandera alors pourquoi le rédacteur en chef et la rédactrice adjointe de *L'Orignal déchaîné* sont allés excuser les dires d'un de leurs collaborateurs dans un autre journal sous prétexte que leur journaliste en herbe n'avait pas présenté un article bien recherché? Malgré leurs bonnes intentions (de présenter La Nuit sur l'étang sous un bon angle), nous croyons que de reprendre, d'excuser et de désavouer les propos d'un des collaborateurs de *L'Orignal déchaîné* nous entraîne sur une pente glissante avec des conséquences plutôt fâcheuses.

La pente glissante du désaveu

Premièrement, ce geste donne l'impression que l'équipe du journal étudiant ne supporte pas ses collaborateurs (dont elle dépend, rappelons-le, pour produire le journal) et laisse entendre que *L'Orignal* manque de front.

Deuxièmement, reprendre et critiquer la position et les paroles d'Alain Mvilongo en jouant la carte du désaveu frôle dangereusement la condamnation. On s'éloigne ainsi de l'objectivité tant désirée. Ce que les rédacteurs en chef reprochent, ils le font eux-mêmes. Ils émettent une opinion en s'appuyant sur leur autorité de rédacteurs en chef plutôt que sur le terrain des idées. Avec ce rappel à l'ordre, c'est la crédibilité du journal qui est en jeu et le lieu des échanges qui est réduit.

L'Orignal déchaîné a été créé pour donner une voix aux étudiants francophones. C'est un espace où les idées peuvent y être librement exprimées, où elles peuvent s'entrechoquer, pour encourager la réflexion, la réaction et la création chez les jeunes. Dans la mesure où l'on se limite à parler seulement de ce qui arrange et flatte les Franco-Ontariens, où l'on évite les idées contraires au courant populaire, on devient un organe de propagande qui ne sait que donner des tapes dans le dos. La propagande est diamétralement à l'opposé de l'esprit dans lequel *L'Orignal déchaîné* a été fondé. Elle tue la réflexion critique. Si c'est une façon de faire avancer une cause, nous, nous la refusons! Parce que l'Ontario français est un petit milieu, cela veut-il dire qu'on ne doit pas être critiqué? Ceci ouvre la porte à un autre débat connexe. Il nous est difficile de présenter la question dans son ensemble, mais résumons quelques points cruciaux d'un débat fort complexe.

•À ceux qui sont contre la critique, en soutenant que le milieu de l'élite est trop petit et peut difficilement le supporter, nous répondons que le milieu des élites est et sera toujours petit et que cette raison est insuffisante.

•À ceux qui soutiennent que c'est difficile de faire de la critique dans un milieu où les militants portent souvent plusieurs chapeaux à la fois, nous répondons que l'on critique le porteur du chapeau «x» et non le porteur de tous les chapeaux ou une politique et non toutes les politiques.

•À ceux qui avancent l'argument de la fragilité de nos organismes et de notre milieu, nous rétorquons qu'on fragilise davantage notre milieu en ne critiquant pas ses organismes. De plus, en se taisant devant le médiocre, ne confirmons et ne perpétuons-nous pas la fragilité? N'est-ce pas là un faux sentiment que tout va bien? Tout ce qui sort de notre communauté n'est pas *nécessairement* bon et *nécessairement* beau sous prétexte que l'on *fait* quelque chose.

Pour sortir de la peur

Ceci n'est qu'une réponse sommaire à la question de la peur que nous inspire collectivement la critique. Elle mérite une réflexion beaucoup plus approfondie. Mais en bout de ligne, nous reconnaissons qu'en matière de critique, la manière de faire et de dire les choses demeure très importante; que le tact est toujours de mise; qu'il est impossible de connaître les motivations derrière les critiques et qu'il est toujours valable de les questionner. En outre, il nous semble aussi que lorsqu'une critique fait preuve de rigueur et d'intégrité, elle se prend mieux. Et à ce moment-là, elle peut vraiment devenir constructive. Surtout qu'en émettant ses propos publiquement, le critique, à son tour s'expose à la critique. Mais à condition qu'un journal soit prêt à la publier.

Carnaval de l'AEF ???

Philip Perodeau et Josée Fortin

Pour ceux qui ne le savent pas, le carnaval de l'Association des étudiants francophones (AEF), a eu lieu pendant la semaine du 24 au 28 février. Le nombre d'étudiants qui y ont participé laisse à désirer. La publicité brillait par son absence et le manque d'organisation était flagrant, mais la faible participation n'est pas seulement la faute des organisateurs du carnaval. Il semble aussi que les étudiants ont fait de leur mieux pour ne pas participer aux activités!

L'animatrice socioculturelle de l'AEF, Catherine Marsh, a mis un encart dans ce fameux journal, *l'Orignal déchaîné*, mais le journal a été distribué en retard. Catherine Marsh répond à cela en disant qu'elle a mis les encarts dans le journal, mais que c'était la responsabilité de *l'Orignal déchaîné* de distribuer les journaux. Le rédacteur en chef du journal, Marc Larivière, réplique: «Oui, c'était à nous de faire la distribution du journal, mais on attendait que Catherine ait terminé de mettre les encarts et nous avertisse que les journaux étaient prêts.» À cause de ce manque d'organisation pour le moins banal, les journaux sont restés à l'AEF et n'ont pas été distribués à temps! Les étudiants n'ont donc pas eu la chance de voir l'annonce publicitaire avant le carnaval...

De plus, aucun effort n'a été fait pour poser des affiches un peu partout à l'université. On n'a vu que des affiches simples et peu accrocheuses sur les murs de l'Entre-deux. Par ailleurs, en ce qui concerne la publicité qu'a fait l'AGE (Association générale des étudiants) pour son carnaval, on a vu des affiches partout à l'université. L'AGE a même compté les étudiants des résidences parmi ses participants. En somme, il apparaît clairement que l'AEF n'a pas fait les mêmes efforts pour promouvoir son carnaval.

Un autre grand problème qu'a connu le carnaval de l'AEF est l'annulation de plusieurs activités, telles la soirée de quilles et le tournoi de hockey. Ce qui cloche dans tout ça, c'est que les organisateurs du carnaval n'ont pas pensé à annoncer ces annulations! Certaines personnes se sont donc rendues tout de même à ces activités annulées... Ces personnes se sont dites déçues et elles ont des doutes face à leur participation l'an prochain.

Néanmoins, tel que mentionné plus haut, le manque de participation au carnaval n'est pas seulement attribuable aux organisateurs. En effet, les étudiants membres de l'AEF participent de moins en moins aux activités de leur association. Le carnaval devrait être une occasion privilégiée pour les étudiants de se rencontrer et de s'amuser, tout en exprimant leur fierté d'être francophones. Quand on pense aux efforts qui ont été investis dans la création de l'AEF pour que les francophones puissent bénéficier d'une juste représentation à l'université, ce manque de fierté de la part des étudiants fait pitié.

Enfin, on ne peut pas forcer les étudiants à participer à un événement mal organisé. De même, il est difficile d'organiser un événement lorsqu'on sait à l'avance que la participation sera presque nulle. Bref, les étudiants francophones et leur association devraient travailler ensemble pour que les événements organisés soient un succès et qu'on contribue tous ensemble à la cause francophone.

Retrouvaillorignales!

Après trois jours et trois nuits de montage, après s'être empiffrés de bonne bouffe, de bon vin et de Sleemans, après avoir roté notre bière, pété nos fèves au lard et recommencé maintes et maintes fois certaines pages (que voulez-vous, du vin rouge, ça sort mal à l'impression...), après toutes ces péripéties, nous n'avons plus d'inspiration pour écrire des farces plates en-dessous des photos. Vous pouvez donc vous imaginer ce que vous voulez! De toute façon, ça peut pas être pire que ce qui s'est vraiment passé... **MEUH!!!**



Linda Levesque, Joël Bombo-Konghonzaud et Jean-Sébastien Busque



Kerri Lee Richardson et Rosanne Parent



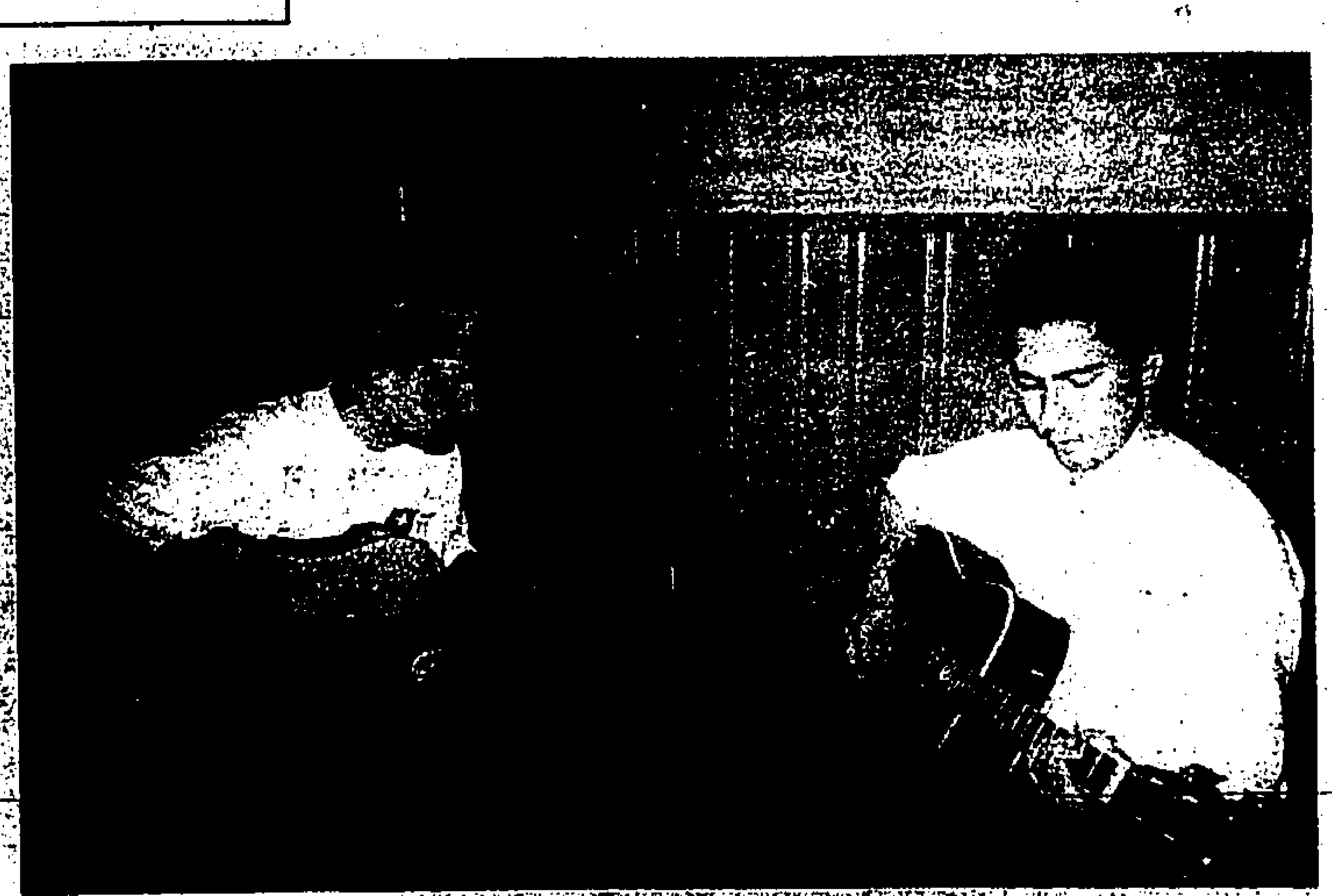
Dominic Beausoleil, Marie-Noël Shank, Alain Mvilongo, Guy Robichaud et Marc Larivière



Guy Robichaud et Marie-Noël Shank



Josée Bisson, Marc Huneault et Alain Mvilongo



Robert Poisson et Serge Monette

Retrouvaillorignales!



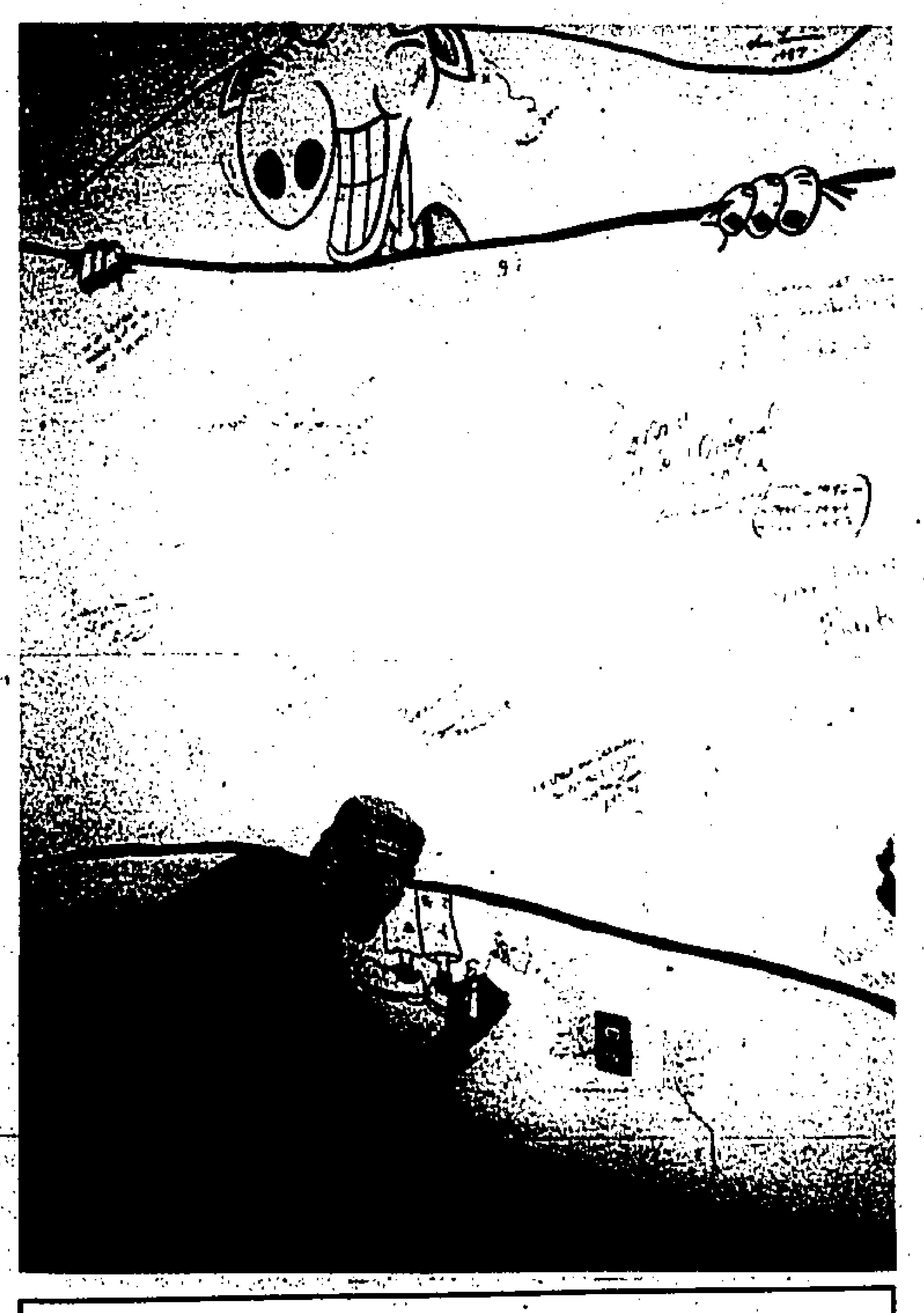
Notre meuhhhhrveilleux gâteau!!!



Linda Levesque, Nancy Boulianne et Josée Fortin



Josée Fortin, Nancy Boulianne, Luc Comeau, Marie-Noël Shank, Marko Roy et Marc Larivière

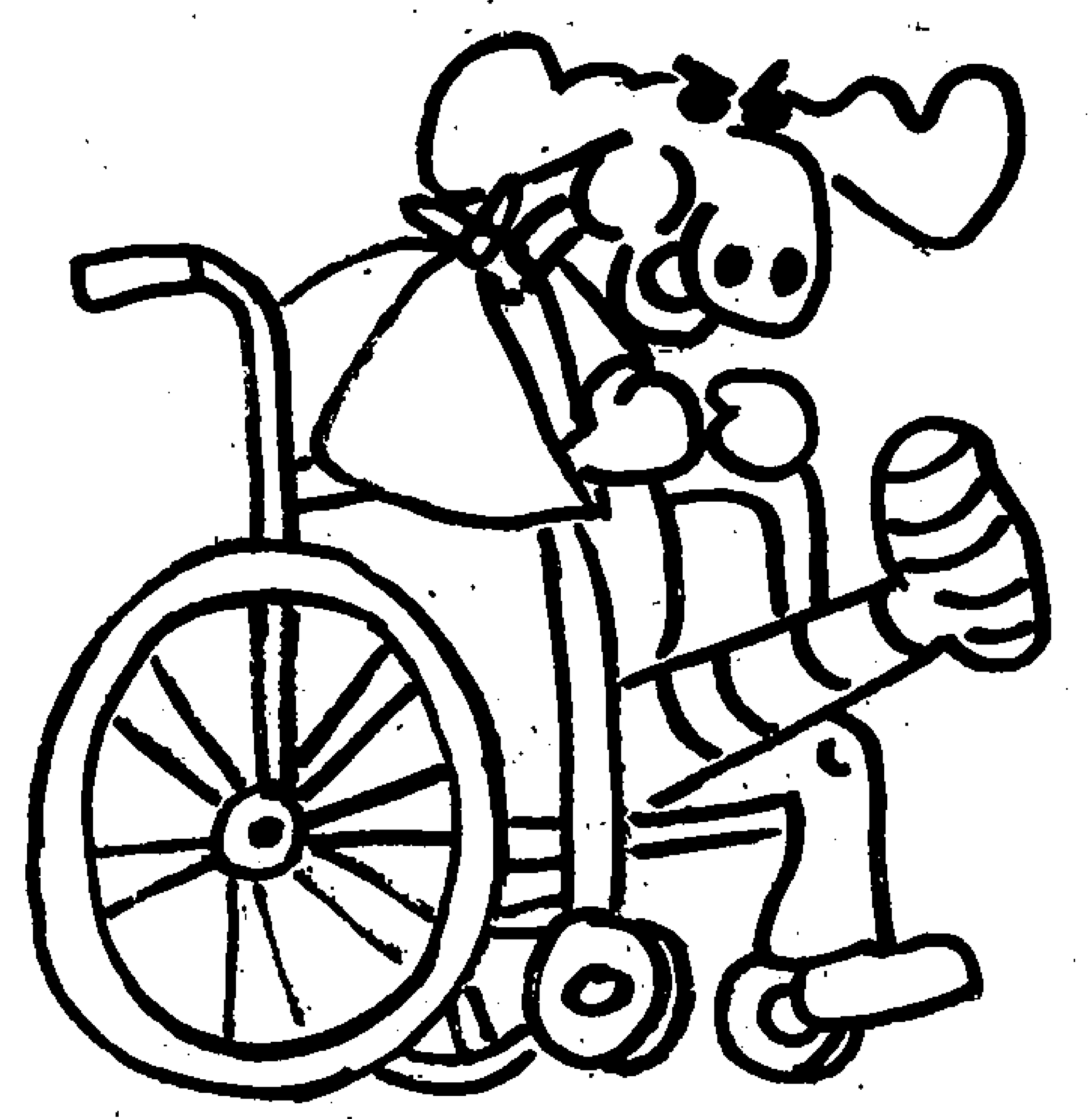


Robert Poisson



Michel Bock, Chantal LeCoz et Josée Perreault

Hôpital orignal!



Chronique d'une journée inhospitalière

Stéphane Gauthier

Nous sommes nombreux à envier l'efficacité avec laquelle la minorité anglophone de Montréal réussit à attirer l'attention dès qu'elle considère qu'il y a une injustice commise à son endroit. Vendredi le 31 janvier, la conférence de presse d'Alliance-Québec ne faisait pas exception. On a pu entendre haut et fort l'écho des plaintes légitimes des anglo-montréalais alarmés par l'idée d'être soignés en français.

Trois jours plus tard, le 3 février, j'entrais à l'hôpital. Sans y penser vraiment, l'occasion était toute désignée pour comparer les situations : celle d'ici, chez nous à Sudbury et celle qu'on redoute à Montréal sur un ton d'indignation et d'imploration. À la radio, les plus modérés parlaient de droits légitimes bafoués et les plus vindicatifs parlaient de racisme.

En guise de comparaison, je vous propose un parcours en six étapes qui relate mon aventure française dans deux hôpitaux sudburois.

À l'hôpital on l'emmena
tourne ma roulette et virons-la...

Première station

L'affichage autour de moi a de quoi me sécuriser : ici tout indique que je peux être servi dans ma langue. Suivant les indications sur mon petit papier du Centre de santé communautaire, je cherche les services ambulatoires.

Je croise à l'entrée, au bureau d'information, une dame d'âge plus que mûre qui me salue poliement et me demande :

— Is there anything I can do to help you?

Tout aussi poliement, je la regarde et lui dit :

— Bonjour, je cherche les services ambulatoires.

Elle me répond le visage un peu crispé et défait :

— I don't understand what you're saying.

Je répète donc dans la langue de son choix :

— I'm looking for the ambulatory services, I have a rendez-vous with Doctor X.

— I don't know that one, but if you go down the hall to my left and turn right and go straight down, you can't miss it.

— Merci Madame.

Left! Right! Left! Right!
Au pas camarade! Au pas camarade!
Au pas! Au pas! Au pas...

Deuxième station

L'affichage confirme que je suis bel et bien arrivé aux services ambulatoires. Il y a même deux plaques de plastique vissées au mur qui m'interpelle avec ses points d'exclamations. On peut y lire : «J'me sens bien en français!» et «Demande tes services en français!». Mais curieusement, le jeune couple qui me précède s'adresse en anglais à la secrétaire, alors qu'ils parlent français entre eux et à leur petite fille. Je me dis que c'est sans doute par habitude.

Mon tour vient et ma carte de santé en main je dis :

— Bonjour, j'ai un rendez-vous à 11 h 45 avec le docteur X pour une chirurgie mineure.

Les sourcils montés en accent circonflexes la dame me répond d'un air dédaigneux :

— I'm sorry!

J'ai tout compris, on a pas besoin de me faire un dessin et je me répète en traduisant.

— «Have a seat while you're waiting».

Au-dessus du «seat» en question, les affiches françaises vissées au mur m'apparaissent soudainement grossières. Mais la situation est peut-être temporaire, la secrétaire bilingue habituelle prend sans doute sa pause-café.

— You'll have to register at the emergency desk.

— Bien aimable à vous Madame.

Pète puis répète s'en vont en bâteau...

Troisième station

Dans la salle d'urgence passablement occupée, je prends le numéro 60 et m'installe avec un livre. Assis à ma gauche, un couple de retraités francophones patiente et chuchote en français alors que la télévision diffuse un *soap-operaa* américain insipide et faux.

— Number 60! Is number 60 here?

Je me dirigo vers le cubicule vitré où l'on enregistre les patients. Un «So what are you here for?» m'accueille. Le temps presse, les 11 h 45 approchent, au moins 15 patients attendent, alors vous conviendrez, il serait déplaçé et inopportun d'évoquer en la circonstance l'absence du français.

— «Minor surgery with Doctor X», je lui répond alors.

Il y a erreur. Mon rendez-vous n'est inscrit nulle part. Et, le téléphone collé à l'oreille, elle me rétorque :

— Doctor X is at the Memorial hospital today, who referred you here?

— The Centre de Santé communautaire.

— The what?

— The French Health services downtown.

Elle répète au téléphone:

— He's been referred by some *French* service downtown.

Sur ses lèvres le mot *French* a la consistance d'une purée de patate chaude que l'on aurait forcée dans une bouche dédaigneuse.

— The Memorial emergency staff is waiting for you sir. I've notified them that you'd be late.

— Je vous remercie Madame.

French frog, pollywog, 5¢ the hot dog...

Quatrième station

À l'urgence de l'hôpital Memorial, ça respire la gentillesse. C'est moins occupé qu'au General sauf pour le téléviseur braqué très haut dans un coin qui crache des nouvelles sur la chaîne de la très *sudbearian* MCTV, sur un ton nasillard de catastrophe, comme si la salle d'urgence n'avait pas assez de ses propres misères.

La première infirmière qui me reçoit, répond à mon «bonjour» qui devient de plus en plus insignifiant :

— Hello, how are you today?

— Fine thank you. I'm here to see Doctor X.

Elle n'a pas daigné m'offrir la possibilité d'être servi en français et remarquez, je n'ai pas osé réclamer.

Ma p'tite vache a mal aux pattes,
tirons-la par la queue elle ira bien mieux...

Cinquième station

— Steven Gautcheeay? Is Steven Gautcheeay here? Follow me please!

La femme que je dois suivre et rejoindre prendra très gentiment ma température, mon pouls et me questionnera sur mes études tout en travaillant. Elle affirmera sans malice pour prolonger la conversation que l'Université Laval est notre meilleure et notre plus vieille université anglaise au pays. Devant cette appropriation j'ai tout juste le courage de lui dire qu'elle confond les universités et qu'elle fait sûrement référence à McGill à Montréal. Elle insiste et me dit avec l'autorité de ses cheveux blancs que cette université a déjà été anglaise dans le temps, avant une fusion quelconque. J'y vais de mes rectifications encore une fois prenant soin d'énumérer les trois universités anglaise du Québec. Enfin, elle débitera comme une prière apprise par coeur que je subirai telle intervention, que je dois comprendre qu'elle m'a bien lu les instructions, en foi de quoi elle a déjà signé et que je devrai apposer ma signature à mon tour à l'endroit du petit x au milieu de la page à droite. Le formulaire qu'elle me tend est bilingue certes, mais le stylo lui attend et le regard insistant de l'infirmière me signifie subtilement qu'il faut faire vite.

— Now if you'll please follow me.

Entrez dans la danse, voyez comme on danse...

Sixième station

Le moment est finalement arrivé où je devrai expliquer aussi clairement que possible mon malaise, dire comment mon malheur est arrivé, décrire certaines parties de mon corps pour ensuite bien écouter l'analyse du Doctor X, bien comprendre les différentes façons de m'opérer et les chances de réussite et de guérison.

Or, le chirurgien et son assistante ont fait mine de ne pas comprendre mon franc «bonjour!», comme si je n'avais rien dit. Alors inutile d'aller plus loin, vous devinez sans doute aussi le reste de l'entretien.

Mais j'aurais peur d'exagérer si je ne vous avouais pas que j'ai entendu ce jour-là au moins un employé s'exprimer en français. C'étais un concierge. Il balayait en écoutant un petit pépère qui cherchait à faire de la conversation. Le vieil homme trépignait les mains dans les poches, l'air un peu perdu dans ces corridors de l'ennui.

Ce jour particulièrement inhospitalier, je n'avais qu'un vulgaire gros orteil à faire soigner et il n'y avait aucune urgence dans mon cas. Et même dans ces conditions, sans panique, je n'étais pas d'humeur à revendiquer quoi que ce soit. Des histoires comme la mienne j'en ai entendu des dizaine et malheureusement des bien pires. Alors imaginez lorsqu'on a à être amputé, à accoucher ou à se faire tripoter l'intimité; la dernière chose que l'on veut c'est de gaspiller nos énergies à quêter un service qui nous revient de plein droit. De toute façon, la réaction de la personne à qui on s'adresse en français est toujours imprévisible. Ce qui fait qu'il y a souvent en nous cette crainte que notre langue ne soit perçue comme une impolitesse, une impertinence et dans le pire des cas comme un affront. Alors quel patient voudra risquer de froisser ou d'insulter celui-là ou celle-là même qui verra à son bien-être?

À l'heure où nos hôpitaux sont forcés à fusionner, que nous réserve l'hôpital Laurentien en matière de services en français? La sourde résistance que j'ai rencontrée à la General et à la Memorial en est peut-être un indice. Alors, nous qui sommes en bonne santé aujourd'hui, saurons-nous faire entendre notre voix lorsqu'il sera question de négocier la politique de la langue du nouvel hôpital Laurentien?

Compère Guilleri, te laisseras-tu, te laisseras-tu mourri'...

Troupe orignale!

Grand succès pour la troupe

Alain Mvilongo

Originale, drôle, simple, bref...géniale! Que de mots pour décrire la pièce de la troupe de l'Université Laurentienne intitulée «Jacques Prévert ... il n'y a plus d'enfants». D'entrée de jeu, on se sent plongé dans l'univers magique, féerique et poétique de Prévert. La cadence du rythme permet un jeu efficace et intelligent de la part des comédiens. La musique appropriée et bien choisie permet une excellente transition dans l'enchaînement d'une scène à l'autre sans pour autant être trop lourde dans le déroulement du spectacle. Les comédiens pour leur part, ont su exploiter à fond les décors et leurs émotions afin d'essayer de nous faire véritablement ressentir ce qu'était Jacques Prévert pour chacun d'entre eux.

Ce qui a fait en sorte que la pièce fut un succès, ce sont sans aucun doute les talents individuels de chacun des membres de la troupe. On a qu'à penser à Marc Chartrand à la guitare avec Stéphane Paquette et Joël Ducharme, Jules à la flûte et que dire des autres multiples talents. La synchronisation de chacun des mouvements dans la scène de l'oiseau ainsi que dans celle d'un homme et une femme ont rendu justice à tout l'effort investi par chacun des intervenants de première heure. L'un des moments forts fut sans doute la scène à l'école alors que Daniel Leduc nous a permi de retourner en enfance de part ses simagrées et sa jeunesse dans le corps. On aurait cru par moment percevoir Charlie Chaplin, si ce n'est que pour dire.

«Les affaires, les affaires, rien que les affaires!...» nous disait Jules dans la peau de Jacques Prévert. Son jeu intelligent ainsi que sa bonne intonation de voix dans la rythmique ont su accrocher les spectateurs qui ont semblé s'être attaché à lui comme étant le vrai personnificateur de Prévert. Il ne faudrait pas non plus oublier la magnifique voix de Marc Chartrand, ou encore le professeur d'école personnifié par Jean-François Lemieux ou le maître artiste interprété par Stéphan Lapensée. J'oublie peut être certaines gens mais ceux-ci se reconnaissent et ils ont contribué tout autant au succès de la pièce que les autres. À Jacques Prévert je réponds: «Il y a encore beaucoup d'enfants cachés en nous et vous avez su les réveiller!».

En terminant on ne peut que dire ceci de la pièce: simplicité, finesse, habileté et humour auront valu à la pièce un franc succès. Chapeau à Madeleine et à Hélène qui y ont cru depuis le début et Meuh!

Primo-Prévert

Manon Rousseau

Jeudi dernier, j'ai eu la chance de découvrir un poète incroyable.... Vous l'avez sans doute compris, je parle de Jacques Prévert. Grâce à la mise en scène de quelques-uns de ses morceaux par la Troupe universitaire, j'ai découvert un poète, mais surtout un homme. Un homme d'une grande sensibilité, un homme qui nous parle du fond du coeur et qui va droit au but. Prévert c'est un homme qui connaissait la nature humaine et il savait nous la transmettre avec des mots simples, mais d'une beauté exquise. À la fois drapé d'humour et de sérieux, les mots de Prévert trouvent une corde sensible en chacun de nous.

Ces mots nés dans les années 1930, ils s'appliquent encore à notre monde d'aujourd'hui, encore plus qu'avant. Dans ce monde où le stress est désormais le produit export numéro 1 qui ne comprend pas les mots suivants: «Ne vous reposez pas, le travail repose sur vous.» Quand nous voyons la technologie qui nous entoure aujourd'hui et qui prend toujours de plus en plus de place qui ne rit pas jaune en entendant les comédiens déclamer «Ne faites pas l'amour, l'électro-coïtal le fera pour vous». Cependant les deux vers qui m'ont le plus frappé dans ce spectacle sont sans aucun doute «Pour chasser l'enfant pas besoin de permis» et bien sûr la conclusion finale de la pièce qui nous laisse à nos propres réflexions «Et nous ne savons pas ce que c'est l'amour...».

Vous vous disez sans doute, une pièce à partir de poèmes, ça dû être plate! Au contraire, grâce à la magie Azzola-Gravel, nous avons été transporté pendant une heure et quart (trop peu longtemps, à mon goût) dans un univers où poésie, musique et mouvement se mélangeait en parfaite harmonie.

Et que dire du jeu des comédiens et des comédiennes. Ils ont réussi à nous faire rire et même verser quelques larmes! J'ai recueilli cette soirée-là quelques commentaires des spectateurs et spectatrices qui décrivent bien mes sentiments et les sentiments de plusieurs d'entre nous vis-à-vis cette présentation pour le moins meughnifique.

-«Excellente mise en scène. Très belle exploration du mouvement. C'est ce que j'ai préféré de la pièce.» (Marie-Noël Shank)

«J'haïs la poésie mais ça, c'était extraordinaire! La mise en scène... je n'avais jamais vu ça. Ils ont su mettre un message dans la poésie.» (Frédéric Bisson)

-«Je suis passionnée du théâtre, maintenant.» (Natalie Girard)

-«C'était vraiment impressionant, différent des autres pièces. Beaucoup de talents divers, chanteurs, musiciens... On a vécu beaucoup d'émotions. Ça nous a fait rire, pleurer.» (Denise Ménard et Robbie Desrochers)

À ceux qui ont manqué la présentation, c'est triste car vous avez manqué une meuhdite bonne pièce. Aux metteures en scène, aux comédiennes et comédiens, je vous lance un gros MEUHRCI de m'avoir permis de vivre cette expérience!

Azzo-rignale

Alain Mvilongo

Femme d'action, de passion et surtout de théâtre, Madeleine Azzola a su mener à bien la troupe universitaire. Ça n'a pas été facile mais le résultat est concluant et même plus, très satisfaisant. C'est dans cette optique de passion que je me suis entretenu le soir de la première avec Madeleine Azzola, en compagnie d'Hélène Gravel, toutes deux responsables de la troupe.

Orignal Déchaîné: Comment se sent-on après la 1ère représentation?

Madeleine Azzola: Émue, essoufflée, très heureuse. Sur les planchers ce soir, j'ai vu du 120 %. Je suis essoufflée!

O.D.: Qu'est-ce qui vous a inspiré à choisir des textes du répertoire de Prévert?

M.A.: Ça dépend de la clientèle avec laquelle on travaille et du genre de force qu'a celle-ci. Pourquoi Prévert? Parce que ce groupe aime le vrai, ils sont exubérants, tendus à l'expression d'images. Ils se sont envolés, se rapprochant de Prévert par ses sentiments mis en images. 90% des comédiens étaient là sur scène pour la première fois.

O.D.: Comme on le voit, ça bouge beaucoup dans la pièce et c'est pas mal bien rythmé. Est-ce que la formation de Madeleine Azzola a pu influencer cela?

M.A.: J'ai une formation en mime et mouvement. Je crois beaucoup que chaque comédien doit découvrir son corps et le connaître. Il faut que ça bouge. La scène doit être illustrée par les comédiens et le mouvement aide beaucoup.

O.D.: Comment avez-vous pensé à l'enchaînement des scènes?

M.A.: Quand tu crées une image, après, l'endroit et le choix du poème aussi se définissent à partir d'un seul article. C'est comme l'enfant. Lorsqu'il dessine, il ne sait pas ce qu'il fait.

O.D.: J'ai eu la chance d'assister à l'une de vos pratiques et certaines scènes initiales ne se retrouvent pas dans la pièce version finale. Est-ce parce que ce n'était qu'exploratoire ou cela ne correspondait pas à ce que vous vouliez explorer de Prévert?

M.A.: Je suis la création. Le comédien grandit et la scène peut changer de direction si l'un des comédiens la joue d'une façon différente. Mais tout le début est nécessaire pour la production.

O.D.: Tout au long de la pièce on voit que les comédiens ont su maîtriser le trac. Comment cela a-t-il été possible? Aviez-vous fait quelque chose de spécial pour remédier à cela?

M.A.: Ça fait plus de 400 heures qu'ils répètent. Le trac vient quand on n'est pas certain et il faut faire confiance. Lorsqu'il n'y avait pas de paroles, tout le monde s'aidait quand même.

O.D.: Comment se définit Madeleine Azzola: comme une génie ou simplement une artiste en émergence de création?

M.A.: Je suis une femme qui aime le théâtre. J'aime vivre avec les jeunes et le théâtre car je veux le voir aussi grandir. Je ne suis pas le génie. Ils le sont car ils m'amènent là, je les suis, je les guide.

O.D.: Comme on sait, Hélène Gravel est beaucoup impliquée avec la troupe mais elle semble plutôt effacée ce soir. Pourquoi?

M.A.: Moi je suis une comédienne. Hélène est plutôt une femme très nerveuse mais elle est toujours avec nous. Moi et Hélène, nous sommes deux inséparables qui se parlent sans paroles.

O.D.: Dans la pièce, on a la chance de voir vos 2 jeunes enfants. Pourquoi les avoir incorporés à la pièce?

M.A.: Parce que les jeunes veulent du théâtre et ils l'apprécient. Ils veulent voir le mouvement et la musique animer leurs 5 sens et parce que l'enfant peut saisir ce qui est vrai alors que l'adulte sourit poliment lorsqu'il apprécie ce qu'il a vu.

O.D.: La pièce est comme un bijou qui brille dans la bijouterie et que l'on voudrait offrir. Est-ce que celle-ci va continuer de briller et de grandir dans les futures présentations?

M.A.: C'est la première avec une équipe nouvelle donc on apprend à se connaître, et ce qui fait qu'elle va grandir c'est que chacun des comédiens a des émotions différentes, ce qui donne la chance de jouer la pièce différemment.

ÉLECTIONS ORIGNALES!

Jeter un coup d'oeil à ce superbe numéro et surtout cahier spécial. Vous avez envie de vous joindre à notre troupeau? Vous avez envie de bramer haut et fort les injustices, vos opinions, vos réflexions sur les choses de la vie? Alors, c'est le temps! Présentez-vous à l'humble demeure de l'*Orignal déchaîné* située au 3e étage du Centre étudiant au local SCE-304 le 2 avril à 17h. C'est à ce moment que nous élirons notre nouveau(elle) chef(fe) de troupeau et son équipe.

POSTES À COMBLER:

Rédacteur(trice) en chef
Rédacteur(trice) adjoint(e)
Trésorier(ère)
Publiciste

Si vous voulez tout simplement en savoir plus sur votre journal préféré ou que vous voulez apporter votre humble contribution dans les années futures, venez vous renseigner. Venez en grand nombre, nous en avons pour tous les goûts!!!

Politique orignale!

À quand l'Université Franco-Ontarienne?

Manon Rousseau

Lors de son passage à la Laurentian dans le cadre du colloque sur l'état de la langue française, Noble Villeneuve, le ministre des Affaires francophones, a répondu aux questions des gens de la salle. L'une des questions posées portait sur l'Université Franco-Ontarienne (UFO). Marko Roy, président de l'AEF: «Quand est-ce que les Franco-Ontariens pourront s'attendre à avoir leur université, une université qui répondrait à leurs besoins?» Voici en gros ce que l'Honorable Ministre nous a répondu : «Parlons-en! Prouvez-nous que vous en avez besoin. Faites du bruit. Réclamez-la!» À croire que l'on ne le fait pas déjà depuis plus de 15 ans! De plus, le Ministre nous a dit qu'il faudrait d'abord que les insitutions universitaires se mettent d'accord pour créer une UFO.

Je voudrais simplement lui rappeler quelques faits. Voilà depuis plus d'une dizaine d'années que les Franco-Ontariens réclament leur université. Preuve à l'appui: dès 1979, l'AEF, lors d'une conférence de presse, réclamait l'UFO. (*Mêlez-vous de vos affaires 20 ans de lutte franco-ontarienne,* Brigitte Bureau). Plusieurs organismes se sont joints à l'AEF au cours des années, la Fédération de la jeunesse franco-ontarienne (FESFO), Direction-Jeunesse, l'ACFO provinciale, les Collectifs de l'Est, du Nord, du Sud qui sous l'égide de l'Alliance ont même écrit et publié un dépliant intitulé *UFO, la solution* et j'en passe. *L'Orignal déchaîné* a écrit au moins une dizaines d'articles sur le sujet. Et durant nos nombreuses manifestations, est-ce que le Ministre dormait?

Le deuxième point que je voudrais apporter c'est que de demander aux universités bilingues s'ils veulent une université unilingue de langue française, cela est un non sens. C'est comme demander à un commerçant si ça le dérange si un concurent ouvre boutique juste en face! Soyons raisonnables, les universités bilingues ne seront jamais d'accord de permettre une UFO! Cela voudrait dire qu'ils perdraient 20 à 25% de leur population estudiantine. Un exemple concret, s'il y avait une UFO dans le nord de l'Ontario, l'Université Laurentian perdrait environ 1100 étudiants et étudiantes à temps plein. Cela signifierait une perte d'environ 3 300 000 $ de revenus. Et le Ministre Villeneuve voudrait que les institutions bilingues donnent leur appui à l'UFO? Il sait très bien que les institutions bilingues ne seront jamais d'accord et il se cache derrière elles!

Les gens qu'il faut consulter sont les jeunes des écoles secondaires et des universités. Ce sont eux qui sont les mieux placés pour nous manifester leurs besoins. Comment pouvons-nous expliquer aux élèves du secondaire et du primaire que le fait français est important, lorsque nous ne sommes mêmes pas en mesure de leur fournir le minimum.

Le Ministre veut que nous prouvions que nous avons besoin de l'UFO? Des preuves, il en pleut! Les étudiants et les étudiantes des universités bilingues ont répété plus qu'une fois que l'environnement bilingue est assimilateur... Les services en français dans ces institutions sont, la plupart du temps, moins que satisfaisants. À la Laurentian, nous avons des gardes de sécurité unilingues anglais, des serveuses qui ne peuvent pas répondre en français, des notes de service qui demandent que les étudiants et étudiantes fassent leur demande d'emploi en anglais, des professeurs et des professeures qui demandent à leurs étudiants et étudiantes de soutenir leur thèse en anglais et j'en passe....

L'argument que les Franco-Ontariens ne sont pas assez nombreux pour justifier une UFO ne tient pas debout. Selon le dépliant *UFO, la solution* «environ 10 750 Franco-Ontariennes et Franco-Ontariens sont inscrits aux universités ontariennes» et ce nombre augmente d'année en année. 10 750, c'est le double des étudiants et étudiantes inscrits à la Laurentian! Les anglophones du Québec, qui sont moins nombreux que nous, ont déjà trois universités unilingues de langue anglaise. Les Acadiens du Nouveau-Brunswick, qui sont eux aussi moins nombreux que les Franco-Ontariens, ont leur propre université qui a fait ses preuves. De plus, lorsque le Collège Boréal a ouvert ses portes, le nombre d'étudiants et d'étudiantes qui s'y sont inscrits a dépassé largement les attentes. Cela prouve donc qu'il y a un besoin pour des institutions post-secondaires unilingue française.

La dernière preuve à l'appui, et certainement la plus convaincante, c'est que faire ses études dans sa langue maternelle donne de meilleurs résultats. Les étudiants et les étudiantes francophones qui étudient en anglais ne maîtrisent plus leur langue maternelle. À preuve, l'Association pour l'intégration communautaire de Nipissing-Ouest commente : «Quand nos étudiants francophones entreprennent des études dans des collèges principalement anglophones, ceux et celles qui reviennent n'osent plus écrire en français. Nous héritons de diplômés qui ne peuvent pas s'exprimer correctement ni en français ni en anglais.» L'exemple acadien nous prouve bien qu'une université dans la langue maternelle bénéficie à tout le monde. «L'apport de l'Université de Moncton est bien plus qu'économique. Les étudiants ont acquis de nouvelles connaissances, et bien plus encore. Ils ont pris conscience de leur identité acadienne. Finie l'incertitude quant à leur langue ou leur capacité de contribuer au développement économique de leur province et de leur pays.» Je voudrais rappeler au Ministre que l'avenir de l'Ontario commence en effet avec l'éducation, mais avec une éducation convenable, dans sa langue maternelle, dans un environnement où il peut s'épanouir pleinement dans sa culture.

Monsieur Villeneuve, il y a longtemps que les Franco-Ontariens réclament l'UFO et je crois que nous avons également prouvé sa nécessité. Alors je vous relance la balle: «À quand l'Université Franco-Ontarienne?»

Branle-bas pour Montfort

Marko Roy

L'annonce de la fermeture de l'hôpital Montfort à Ottawa a provoqué tout un tollé chez la population de langue française de l'Est ontarien. Montfort, le seul hôpital qui offre tous ses services en français en Ontario, fait partie des hôpitaux dont la Commission chargée d'examiner le système hospitalier ontarien a recommandé la fermeture dans les prochaines années.

Dans un mouvement de protestation générale, la population franco-ontarienne s'est mobilisée face à cette décision considérée par plusieurs comme étant un geste haineux envers les Franco-Ontariens. Depuis longtemps, n'avions nous pas assisté à une levée d'armes comme celle suivant l'annonce de la Commission! Plusieurs se plaisent même à se rappeler les mouvements de manifestations pour l'obtention de nos écoles secondaires dans les années 1960. D'autres vont plus loin et se souviennent du fameux Réglement 17 de 1912 qui est encore considéré comme une période clé de la naissance de l'identité franco-ontarienne.

Un peu tout le monde s'est levé pour se prononcer vivement contre la fermeture de Montfort. Même l'épiscopat de la région de la capitale nationale a pris l'affaire en main. Mgr Gervais a fait distribuer une pétition contre la fermeture dans toutes les paroisses de la région. De plus, le mouvement S.O.S. Montfort a l'appui de plusieurs politiciens importants dont le premier ministre Jean Chrétien et son homologue québecois Lucien Bouchard. Le mouvement anglophone Alliance-Québec a lui aussi donné son appui aux francophones d'Ottawa.

Soulignons aussi le beau travail du journal Le Droit. En effet, ce journal qu'on accuse souvent de s'être québécisé au fil du temps a su rallier ses troupes pour mener le combat aux côtés du regroupement S.O.S. Montfort.

Reste à espérer que tout ces témoignages et actions en vue de garder l'hôpital Montfort ouvert ne tombent pas dans des oreilles sourdes. Je parle ici des oreilles bleues du gouvernement provincial actuel qui, précisons-le, a le dernier mot sur la question. Lors d'une entrevue à l'émission *Panorama* diffusée à Tfo, le ministre aux affaires francophones, Noble Villeneuve, s'est dit derrière S.O.S. Montfort à 100%. Parcontre, il n'a pas pu préciser à l'animatrice Gisèle Quenneville comment se concrétiserait son aide au regroupement. En effet, M. Villeneuve refuse de discuter de l'affaire avec le premier ministre Harris et persiste à dire que S.O.S. Montfort doit convaincre la Commission et non le gouvernement.

Lors de la même entrevue, Mme Quenneville a demandé à M. Villeneuve s'il représentait les francophones au sein du gouvernement ou s'il représentait le gouvernement au sein de la population franco-ontarienne. Le ministre a affirmé qu'il représentait les francophones au gouvernement. Si le ministre dit la vérité en faisant cette affirmation, il devra faire preuve de plus de volonté dans le dossier. M. Villeneuve devra se prononcer contre la décision de la Commission et exiger que le gouvernement renverse la décision. M. Villeneuve ne peut se permettre de rester inactif dans ce dossier ou nous devrons tout simplement demander sa démission.



Pendant la célébration des **JOURS D'ACTION** de Sudbury, il y aura un rallye sur l'éducation.

date: vendredi 21 mars
Heure: 16h
lieu: Centre civique

Célébrez votre résistance aux changements à l'éducation. Pour de plus amples infos, communiquez avec François Marier au bureau de l'AEF au 673-6557.

Bramements universitaires!

Voyage à Pérou

Josée Bisson

Pour une deuxième année consécutive, un groupe de dix personnes (8 étudiants et 2 coordinatrices) de l'université Laurentienne continue leurs préparations en guise de leur voyage au Pérou. La date de leur départ est prévue pour le 30 avril. Ce séjour en Amérique du sud sera d'une durée de quatre semaines. Avant d'entreprendre une aventure de cette envergure, le groupe a du se préparer longtemps d'avance. Chaque participant devait prélever une somme de 1500$ qui comprendrait le coût de son vol, les dépenses de nourriture et de transport en commun dans le nouveau milieu. Déjà, le Dr Pablo Cano d'origine péruvienne, maintenant à l'Hôpital Laurentien est venu présenter des diapositives de son pays natal. Les étudiants doivent également suivre un cours d'espagnol de base d'une durée de deux heures par semaine. Cet apprentissage permet aux étudiants de se débrouiller dans un pays et une langue étrangers.

Il existe cette année une nouveauté au projet de **Solidaridad Peru.** Les étudiants doivent porter une réflexion théologique catholique sur la situation d'injustice et d'oppression en Amérique du Sud La question se pose au plan de la classe dirigeante est minoritaire et la classe des pauvres majoritaire. Il faut aussi prendre en considération qu les Péruviens sont un peuple qui croient fortement dans les coutumes, les moeurs et les traditions.

Pour débuter leur projet, le groupe visitera les ruines des Incas. De plus, le groupe vivra dans un *pit* de sable situé dans les bidonvilles de Lima, la capitale péruvienne. Leurs repas seront très fondamentaux car ils se nourrisseront de patates et de riz. Tout fruit ou légume doit être cuit avant d'être consommé. L'eau doit être bouillie car elle est non potable. En tout, vivre dans un tel bidonville n'est pas facile.

Au cours de leur expérience, les étudiants travailleront dans plusieurs milieux de Huaycan, comme les centres de santé, les cuisines populaires, la radio communautaire, les écoles, les écoles d'éducation spécialisée et *les garderies de familles monoparentales*. Par exemple, le groupe de l'an dernier ont construit une maison pour une jeune femme prise par la tuberculose. Quelques mois après la construction, elle est décédée ayant un coeur rempli de joie car elle pouvait donner quelque chose à ses enfants. De plus, Martin Régimbal, un participant également du projet de l'an dernier a obtenu un emploi comme enseignant à l'une des écoles située dans les proximités du bidonville. Contrairement à notre mentalité nord-américaine, les péruviens ne vivent pas dans une société de consommation. Pour les pauvres péruviens, la richesse demeure dans l'entraide et le partage.

Nous aimerions souhaiter au groupe de Solidaridad Peru un bon voyage plein de connaisances et d'expériences nouvelles. Adios!

La foi et la loi

COMMUNIQUÉ

M. Yadh Ben Achour, professeur agrégé et doyen à la Faculté des Science Juridiques, Politiques et Sociales (Tunis), Tunisie, sera à l'Université Laurentienne du lundi 17 mars au jeudi 20 mars en tant que professeur invité. Lors de son passsage à l'Université, il présentera des séminaires aux étudiants et professeurs de la Laurentienne. Le Doyen Ben Achour prononcera le lundi 17 mars à 19 h dans la salle C207 de l'édifice des classes une conférence publique intitulée «Islam et laïcité». Cette conférence sera présentée en français. Toutes et tous sont les bienvenus. L'entrée est gratuite.

Ce juriste est bien connu par ses entrevues publiées dans le journal *Le Monde*, par ses nombreux écrits et pour l'intérêt qu'il porte aux questions touchant les rapports entre la religion islamique et la politique. La religion islamique, par le biais de la parole révélée de Dieu dans le Coran, prétend pouvoir déterminer l'activité politique et contrôler le droit. Le Doyen Ben Achour prône la séparation de la religion et de la politique dans le monde arabe. Selon lui, il ne sera pas possible d'instaurer un véritable régime qui respecte les droits de la personne dans le monde islamique sans la mise en place de l'État laïque.

Le Doyen Ben Achour est l'auteur de plusieurs ouvrages importants dans lesquels il analyse les liens entre le droit, la politique et la religion dans le monde arabe. Entre autres, il a écrit *Normes, foi et loi en particulier dans l'Islam, Politique, religion et droit dans le monde arabe*, et *Les droits de l'homme dans le monde arabe.*

Pour de plus amples renseignements, veuillez communiquer avec le Département de droit et justice de l'Université Laurentienne au (705) 675-1151, poste 4108.

À la recherche d'emploi

COMMUNIQUÉ

Soirée des carrières à l'Université Laurentienne

Les diplômés de l'Université Laurentienne et les personnes qui recevront leur diplôme au printemps 1997 sont priés d'assister à la première Soirée des carrières pour les diplômés de la Laurentienne, qui se tiendra le mardi 18 mars, de 19h à 22h, dans la cafétéria des Sciences II et l'auditorium Fraser. Cet événement est organisé par l'Association des anciens de l'Université Laurentienne (AAUL), les Services de l'avancement de l'Université et le Centre de placement.

Cette soirée permettra aux diplômés et à ceux qui le seront bientôt de rencontrer quelque 50 employeurs de la région sudburoise et d'obtenir de l'information pertinente sur les possibilités de carrière, le marché du travail et l'utilisation de l'Internet pour chercher un emploi.

De 19h à 20h, à la cafétéria des Sciences II

Aux kiosques d'information que les employeurs auront dressés, vous rencontrerez des propriétaires locales, dont nombre d'entre elles sont gérées ou appartiennent à des diplômés de la Laurentienne. Vous pourrez aussi visiter un stand qui offre des services : photos de fin d'études, vente de bagues et renseignements sur des programmes d'affinité de l'AAUL.

De 20h à 21h, dans la partie supérieure de l'auditorium Fraser

M. Allan Schweyer, qui dirige le National Graduate Register, banque de données en ligne qui apparie des profils en aptitudes professionnelles des étudiants universitaires et des diplômés récents avec les demandes des employeurs, fera une conférence sur «The Internet Employment Network».

De 21h à 22h, à la cafétéria des Sciences II

Venez vous joindre à nous pour un Vins et fromages au cours duquel vous pourrez continuer à vous entretenir avec ceux qui peuvent vous donner des informations ou offrir des emplois. Les employeurs qui désirent dresser un stand, les diplômés de la Laurentienne et les personnes qui recevront leur diplôme au printemps 1997 sont priés de confirmer leur présence à la Soirée des carrières pour les diplômés en appelant Suzanne Pharand, à l'Université Laurentienne, avant le 13 mars, au (705) 675-1151, poste 0.

Janet Sailian, directrice, Marketing et Communications
(705) 673-6566.
jsailian@nickel.laurentian.ca

Ma vision

Les visions de Shimam

J'ai souvent pensé que le temps arrangerait les choses, toutes les choses, de nos amours à nos souffrances, de nos succès à nos regrets. Voyez-vous, sans vouloir philosopher sur l'existence humaine (Proust me le reprocherait sûrement), je crois que tout homme (au sens large) mérite ce qui lui revient dans l'éternel recommencement de la vie. Si vous avez rien compris, ne vous en faites pas, j'ai peine à m'y retrouver moi-même.

Vous comprendrez, qu'il y a déjà belle lurette, je déménageais mes pénates tout près de la frontière de notre pays voisin. Ce même pays qui était, il n'y a pas si longtemps, la belle province, et par la suite je me souviens. Aujourd'hui, ce pays a la langue prise entre deux «bill» de vingt, et elle baragouine tant bien que mal des oui comme des non. Mais assez de politique, tel n'est pas l'objet de cette communication.

Je voulais vous parler de ma toute dernière vision. (la précédente remonte à 1988, voir *L'Orignal déchaîné*, Volume 1, Numéro 12). Je vous raconte.

C'était un soir d'hiver. Je m'allongeai dans mon bain tourbillon dans lequel j'avais ajouté à l'eau déjà chaude, quelques gouttes de mousse savonneuse. Je me laissai glisser dans ce bain trop envoûtant, alors que l'eau se propulsait sur mon corps fatigué. En peu de temps, la mousse avait envahi le bain. Je basculai la tête vers l'arrière et me laissai glisser encore quelque peu dans ce bain trop somptueux.

C'est alors que mine de rien et mine de tout, j'ai cru discerner deux bulles. Deux bulles qui se distinguaient des autres. J'en croyais même l'une rouge et l'autre bleue. L'une exubérante, l'autre plus posée. L'une qui parlait d'amour et l'autre d'argent. L'une qui se versait un verre de vin, l'autre qui prenait le thé. L'une qui se plaignait, et l'autre qui se plaignait aussi. Et à bien y penser c'était là leur seule similitude. Car j'ai eu beau me rapprocher de ses bulles, j'ai eu beau d'essayer d'y voir de plus près, rien à faire, elles étaient différentes à tout égard à part cette drôle de ressemblance au niveau de leur appréciation existentielle, ou devrais-je dire leur désappréciation existentielle. Comme s'il importait peu le nombre de besoins comblés, il y avait toujours de la place pour de l'amélioration, comme si chiâler arrangerait le tout. Triste sérénade à l'humanité.

Alors que je tentai une dernière fois de me rapprocher de ces bulles pour y voir de plus près, le moteur du bain tourbillon s'arrêta brusquement. L'eau cessa de se propulser contre mon corps, et les bulles se dissipèrent rapidement. J'ai eu beau faire des vagues et retenir les bulles dans mes mains, il n'y avait rien à faire, une à une elles disparaissaient, une à une elles redevenaient eau. Et j'ai cru y voir là ma sixième vision.

On a beau vivre dans sa bulle, il n'empêche qu'on soit tous dans le même bain. Bain oui! Bain non!

Pensée orignale

«Quand il s'agit de reproches, je suis bon public («Est-ce que les reproches ne nous rendent pas souvent plus fiers que l'éloge?» demande le malicieux Robert Walser.»

Jean-Claude Pirotte



LE PALMARES
TOP 20 RADIO
semaines des 10 et 17 mars 1997

1-Humana	Lara Fabian
2-Celui que je veux	Nanette Workman
3-Les derniers seront les premiers	Céline Dion
4-Crier au loup deux fois	Pierre Bertrand
5-Usure des jours	Martine St-Clair
6-Les poèmes de Michelle	Teri Moise
7-Les nouveaux héros	Luc DeLarochellière
8-Assis sur le rebord du monde	Francis Cabrel
9-Tous les bateaux font des vagues	Francine Raymond
10-Dans le cris de nos nuits	Luce Dufault
11-La nuit cri victoire	Daniel Lavoie
12-Si Dieu existe	Claude Dubois
13-La critique	Kevin Parent
14-Sans le savoir	Natasha St-Pier
15-Si c'est la vie	Marjo
16-Et mon coeur en prend plein la gueule	Isabelle Boulay
17-Si c'était vrai	Marie-D. Pelletier
18-Un long chemin	Martine St-Clair
19-H.L.M. (Harry loves Mary)	Richard Cocciante
20-Souviens-toi	David Etienne

HOCKEY POOL

1.	Kerry Lee Richardson	1850
2.	Luc Lemieux	1079
3.	Robert Daoust	1077
4.	Scott Croteau	1072
5.	Alain Daoust	1056
6.	Conrad Bonin	1052
7.	Alain Mvilongo	1038
8.	Bryan Lavoie	1035
9.	Stéphane Gaudette	1031
10.	Pascal Arpin	1028
11.	Rick Mayotte	1027
12.	Simon Laflamme	1026
13.	Trappeur du Kabi	1026
14.	Patrick Campeau	1025
15.	Kim Bédard	1019
16.	Marc Huneault	1017
17.	Donald Pelletier	1013
18.	Marc Savage	1008
19.	Richard Walkingshaw	1006
20.	Kelly-Anne MacMillan	1004
21.	Robert Mayer	1003
22.	Jean-Guy Miron	1001
23.	Caroline Miron	992
24.	Sandra Gauthier	988
25.	Philip Perodeau	984
26.	Alain Arbour	980

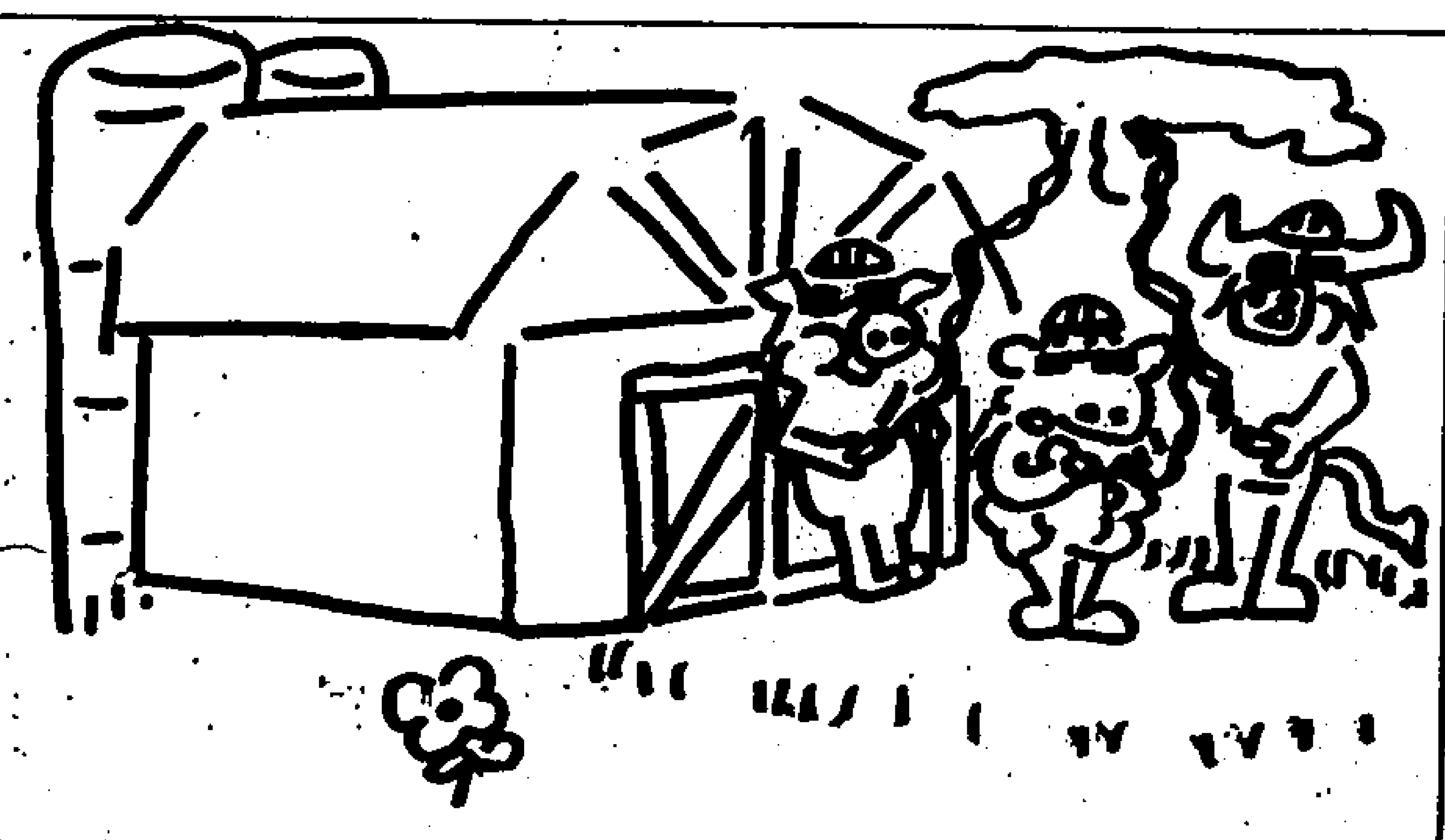
compilation : Marko Roy et Alain Mvilongo

Humourignal!

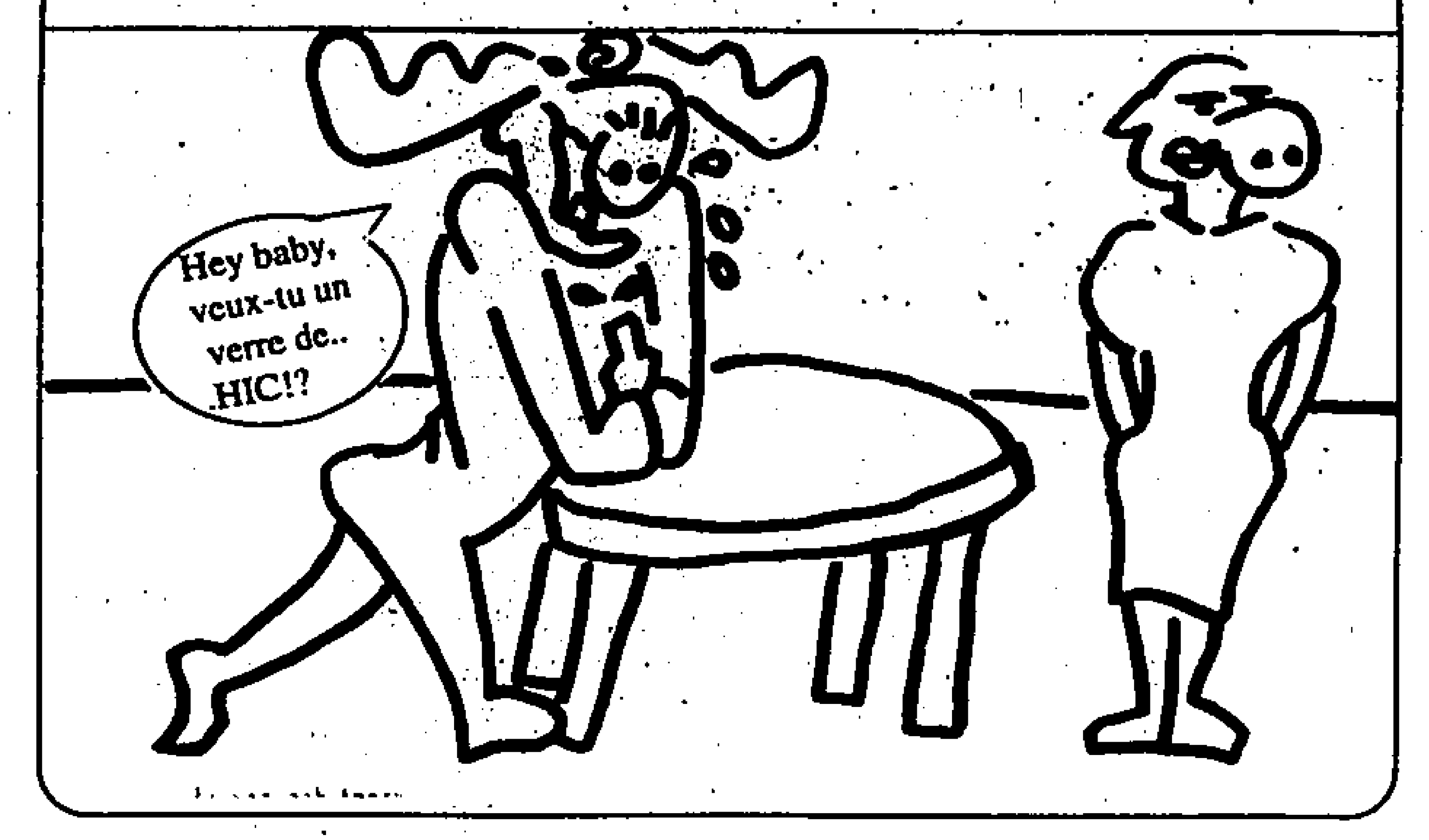
L'arrière-pensée de Marc et Marc



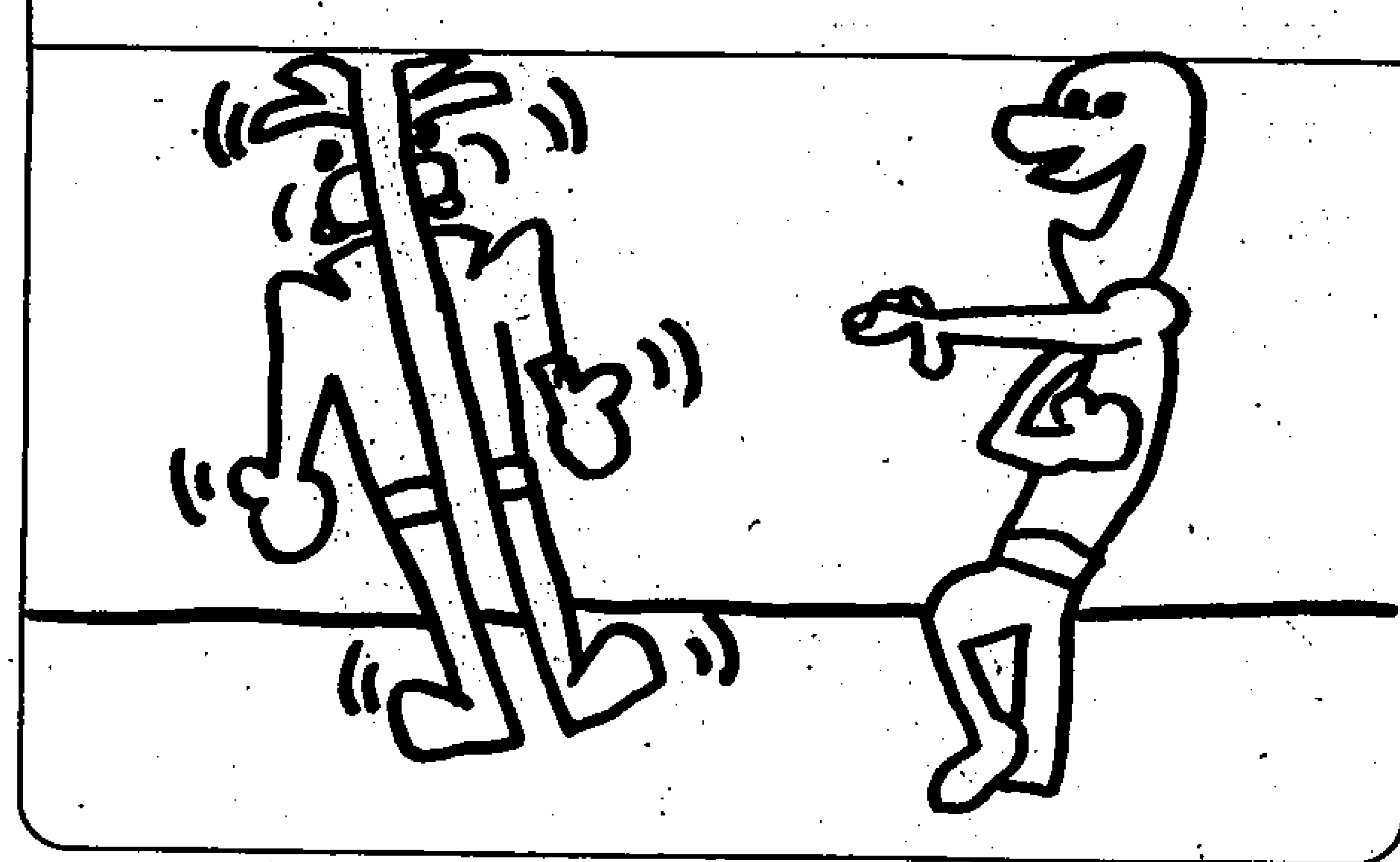
Le «reef-farm party»



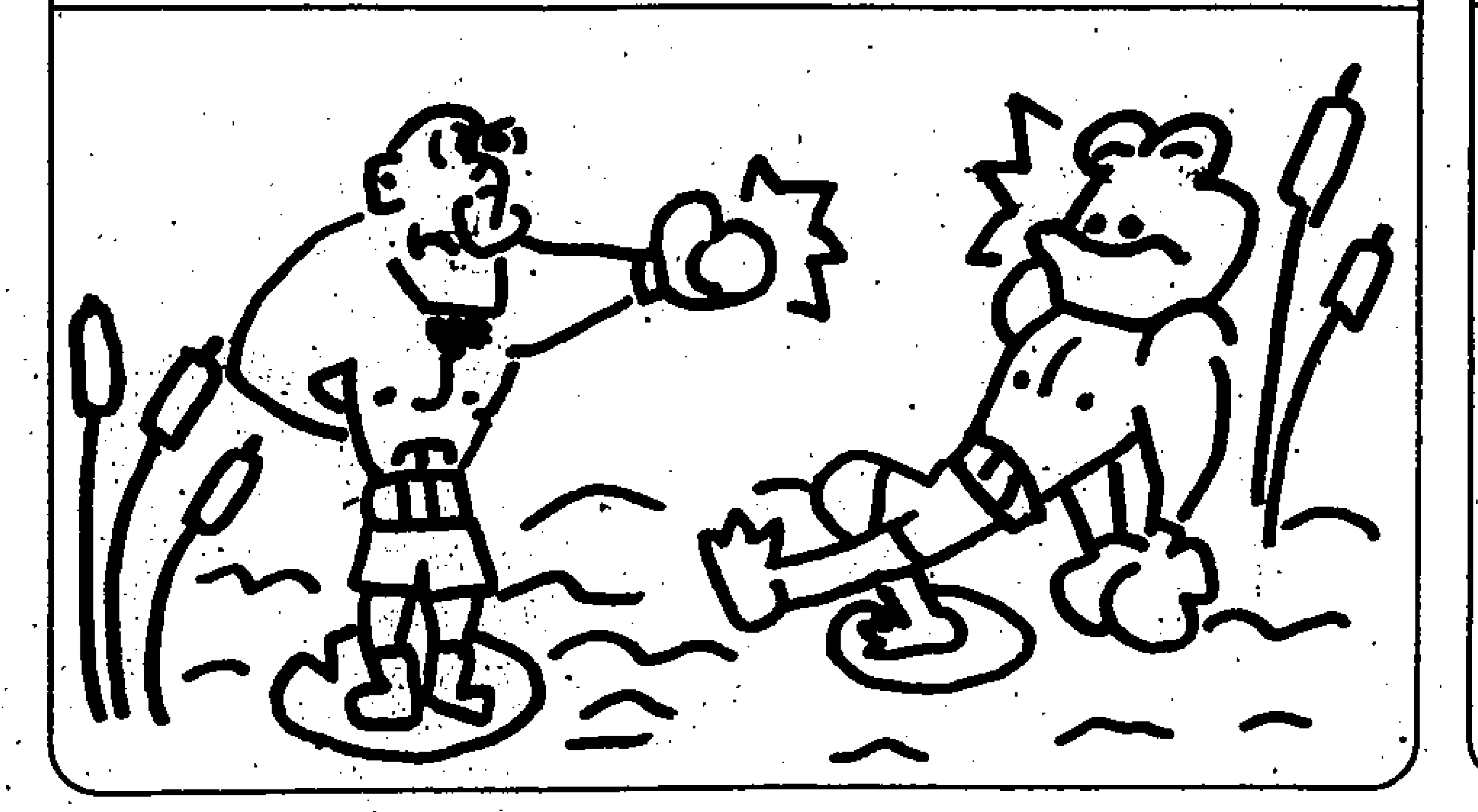
L'orignal dégêné



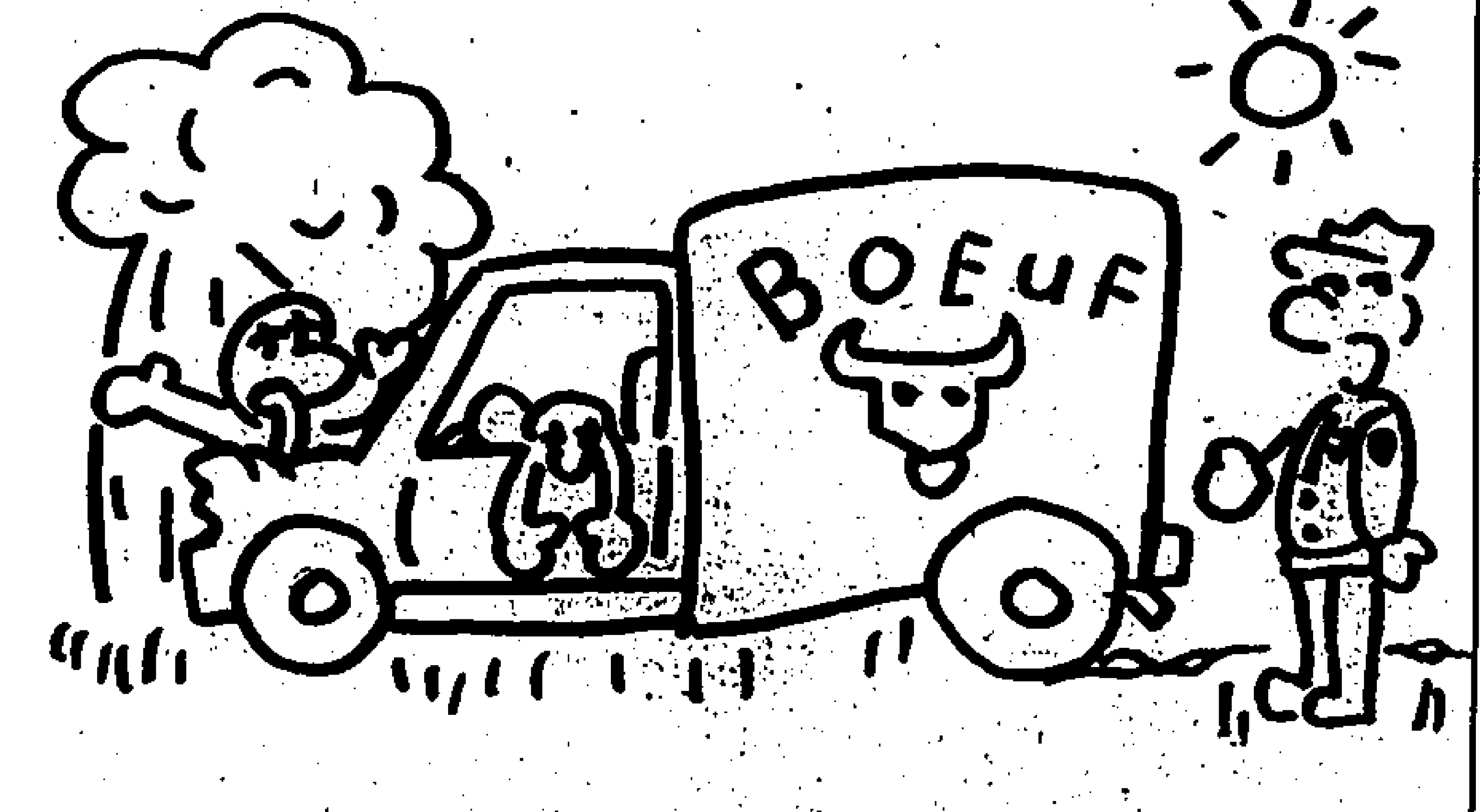
Voilà un autre de ces séparatistes !!



Eddy sur l'étang

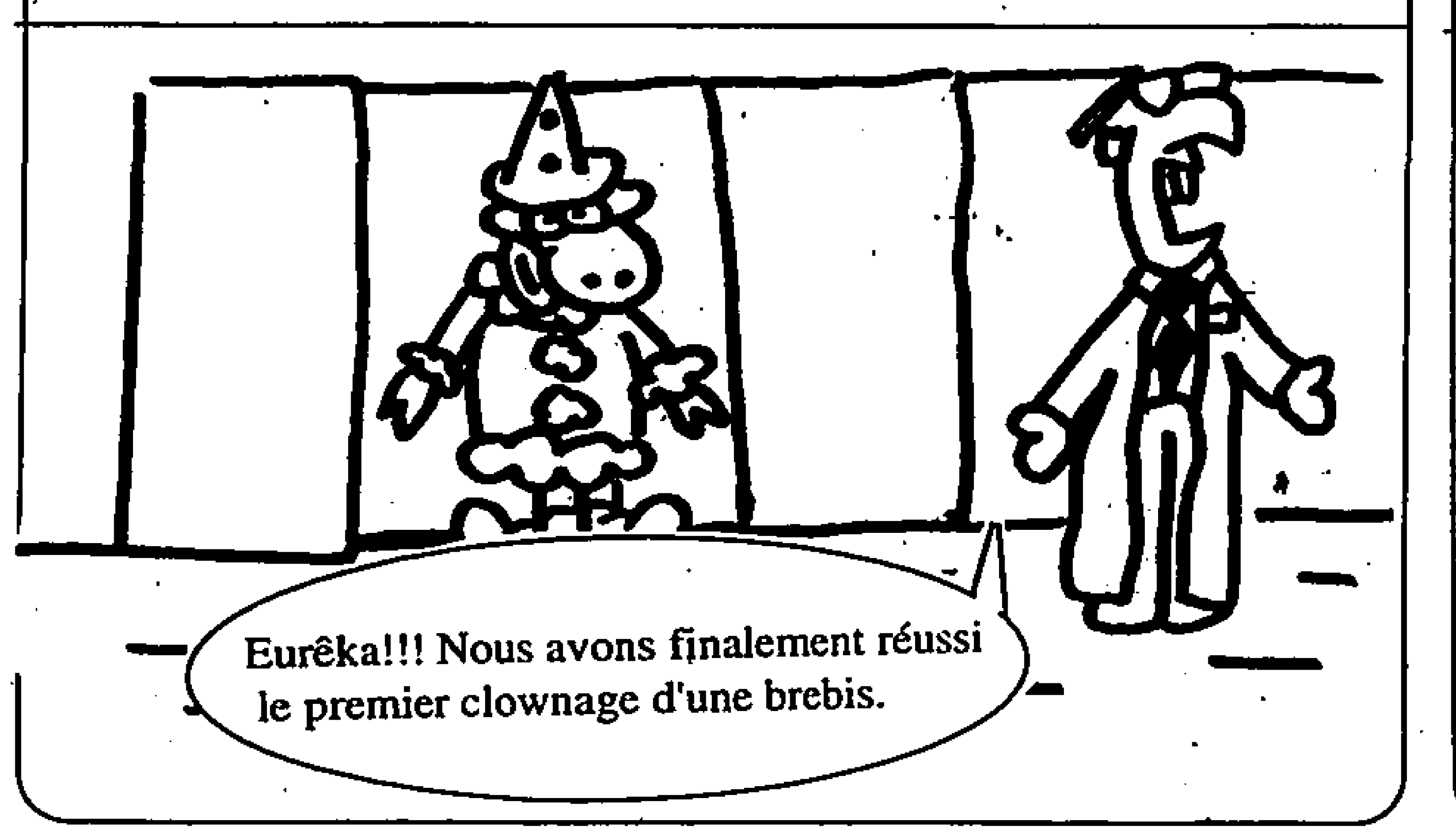


Sa femme lui avait toujours dit qu'un jour la viande rouge le tuerait.



Humourignal!

Des nouvelles qui n'ont pas fait les manchettes la semaine dernière.



Bienvenue au show du sénat de l'Université Laurentienne. Aujourd'hui, nos amis Ross et Paul vont tourner la roulette pour voir si on accepte ou si on rejette la restructuration.



Avant de devenir Saint Christophe, «le patron des voyageurs», il était connu sous le nom, Christophe, « le vendeur de charrettes usagées».

Chez Christophe

Importé d'Egypte

Spécial Hannibal

Cette charrette appartenait à Ponce Pilate.

Rabais $$$